



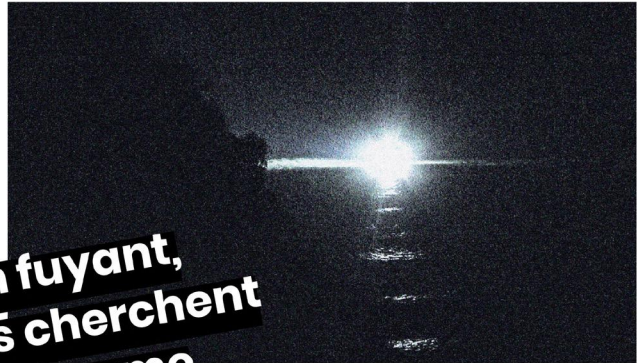
REVUE DE PRESSE

« En fuyant, ils cherchent une arme »

DE JANVIER À DÉCEMBRE 2018
COMMISSAIRE : STÉPHANIE VIDAL

Annie Agopian
Direction
annie.agopian@maisonpop.fr

9 bis rue Dombasle
93100 Montreuil
01 42 87 08 68
www.maisonpop.fr



**En fuyant,
ils cherchent
une arme**

1 | 3
des surfaces dénuées d'innocence

SOMMAIRE

1|3 des surfaces dénuées d'innocence

- Beaux Arts p. 2
- Le Montreuillois p. 3
- Point contemporain p. 4
- Art Jaws p. 8
- viàGrandParis p. 9
- Mouvement p. 10
- Slash p. 11
- Usbek & Rika p. 15

2|3 des outils pour fêter

- Point contemporain p. 23
- Usbek & Rika p. 28

3|3 des horizons et le départ

- Point contemporain p. 32
- Radio Aligre.fm p. 36
- La BIG Bulle d'art p. 37

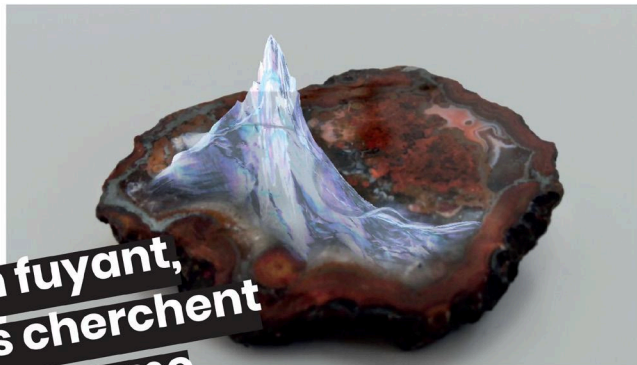
Artiste en résidence : Neïl Beloufa

- Arts Hebdo p. 39
- Mouvement p. 42



**En fuyant,
ils cherchent
une arme**

2 | 3
des outils pour fêter



**En fuyant,
ils cherchent
une arme**

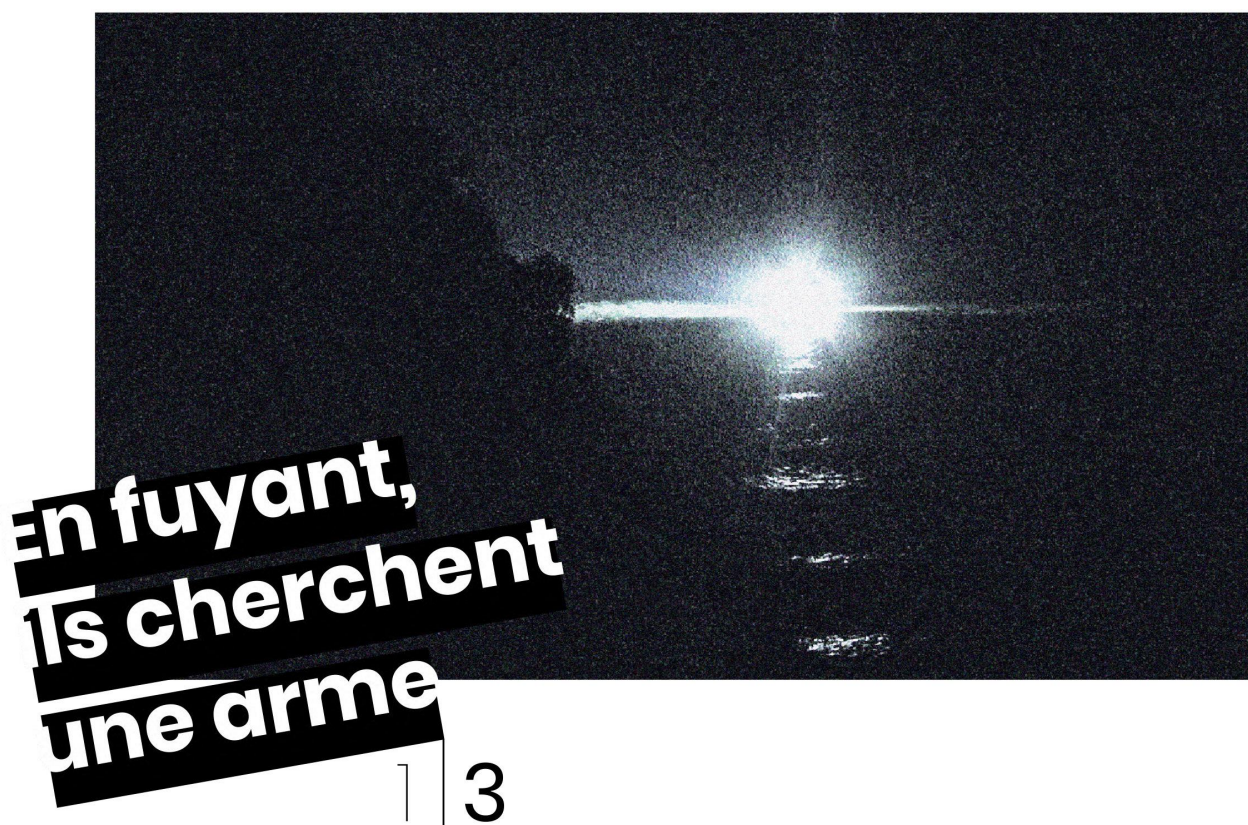
3 | 3
des horizons et le départ

1|3 des surfaces dénuées d'innocence

Exposition du 17 janvier au 31 mars 2018

Artistes : Neïl Beloufa (artiste en résidence), Émilie Brout & Maxime Marion, Hasan Elahi, Fictiorama Studios, Anne-Charlotte Finel et Marie Sommer, Julien Prévieux, Evan Roth, Miyö Van Stenis.
Scénographie : Studio Ravages

[Plus d'infos](#)



1 | 3
des surfaces dénuées d'innocence

Visuel ci-dessus : Anne-Charlotte Finel et Marie Sommer, *Ronde de nuit*, 2016, vidéo HD, couleurs, 5'17", musique de Luc Kheradmand, courtesy des artistes et de la galerie Jousse Enterprise, Paris.



SÉLECTION

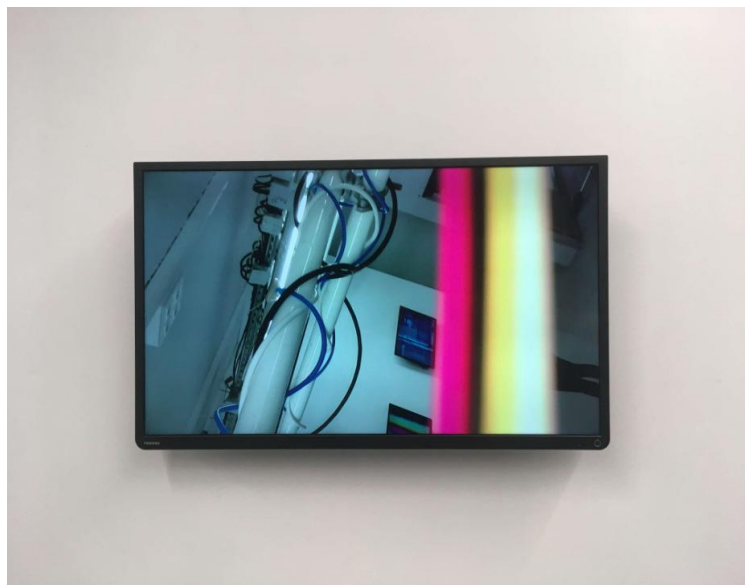
Les 6 expos gratuites à ne pas manquer en janvier

Par **Julie Ackermann** et **Inès Boittiaux** • le 10 janvier 2018

Les fêtes de fin d'année vous ont ruiné ? On vous l'accorde, il peut être difficile de courir les musées lorsque son compte en banque fait grise mine... Du Frac Lorraine au Petit Palais, tour d'horizon des expositions gratuites pour commencer l'année du bon pied. Pas une minute à perdre, certaines ferment leurs portes dans quelques jours !

4. Résister à la surveillance de masse à la Maison populaire

Sur Internet ou non, chacune de nos actions (conversation, recherche, téléchargement...) réalisée à l'aide d'un outil numérique laisse son empreinte. Les acteurs économiques, les GAFAM, les interfaces ou même les États ne cessent d'accumuler des informations nous concernant. Et cela, sans nous demander vraiment notre avis, sans nous en laisser le choix. Comment rendre visible la surveillance de masse dont les individus font l'objet ? Comment résister à l'instrumentalisation de nos données ? L'exposition collective « Des surfaces dénuées d'innocence » vous aidera peut-être à trouver des réponses. J. A.



Neil Beloufa, *Pour te faire plaisir*, 2018

→ Des surfaces dénuées d'innocence

Du 16 janvier 2018 au 31 mars 2018

Maison populaire • 9, rue Dombasle • 93100 Montreuil

www.maisonpop.fr

DU 19 JANVIER AU 31 MARS À LA MAISON POPULAIRE

QUE SIGNIFIE AUJOURD'HUI « RÉSISTER » QUAND TOUT FAIT TRACE DANS L'UNIVERS NUMÉRIQUE ?

Sommes-nous surveillés ? Les traces que nous laissons sur Internet sont-elles toutes potentiellement utilisables ? Et quelles nouvelles formes de « Résistance » peut-on y opposer ? c'est le sujet de cette exposition se tenant à la Maison populaire.

Stéphanie Vidal s'est spécialisée dans les arts et la culture numériques. Elle s'intéresse aussi aux mouvements entre art, technologie et information. Critique et commissaire d'exposition en résidence à la Maison populaire pour la saison 2018, elle présente un cycle de trois expositions sur les nouveaux moyens de « résister ». Elle analyse les nouvelles pratiques sur un plan artistique, politique et journalistique. Car pour elle, « la consistance du monde a changé ; voilà que tout est devenu surface et que tout s'y imprime. Nous laissons des



BARBARA PORTAILLER/BILIE PASTÈQUE

Spécialiste des arts et de la culture numériques, Stéphanie Vidal présente un cycle de 3 expositions sur nos pratiques liées à Internet.

empreintes sur nos téléphones afin qu'ils s'activent, nous accumulons des historiques dans les moteurs de recherche et nos interactions sont conservées dans les profils que nous créons sur les réseaux sociaux. Nous offrons, sans y penser, des données qui renseignent sur nos trajets, nos personnalités. Ce qui nous caractérise comme être agissant (...) est continuellement

analysé. La traçabilité permanente de toutes les personnes dote chaque geste, parole, présence, d'une portée politique. Comment les contrer quand les trajectoires sont calculées d'avance ? » En rassemblant des œuvres numériques, des vidéos, des installations, etc., cette exposition souhaite rendre visible la surveillance de masse à l'ère des nouvelles technologies. Selon

Stéphanie Vidal, cela « laisse présager l'époque des résistances ouvertes ». Le premier volet, « Des surfaces dénuées d'innocence », interroge sur « ce que signifie « résister » quand tout fait trace ». ■

PROGRAMME

● Du 16 janvier au 31 mars

« En fuyant ils cherchent une arme : Des surfaces dénuées d'innocence 1/3 »
Artistes : Neil Beloufa, artiste montreuillois en résidence, Émilie Brout & Maxime Marion, Hasan Elahi, Fictiorama Studios, Anne-Charlotte Finel et Marie Sommer, Julien Prévieux, Evan Roth, Miyö Van Stenis. Scénographie : Studio Ravages

● Vendredi 19 janvier 2018 à 19 h

Soirée de lancement des résidences 2018 avec Neil Beloufa et Stéphanie Vidal
Maison populaire, 9 bis rue Dombasle, tél. 01 42 87 08 68. Entrée libre.

Visite commentée gratuite : individuels, sur demande à l'accueil. Groupes et formule « Parcours en famille », sur réservation par téléphone. Accessible aux personnes à mobilité réduite.

EN FUYANT, ILS CHERCHENT UNE ARME 1/3 : DES SURFACES DÉNUÉES D'INNOCENCE



SOCIÉTÉ DE CONTRÔLE ET DÉTOURNEMENTS

À la Maison Populaire, la curatrice Stephanie Vidal réunit des jeunes artistes autour de deux notions clés : la trace et la résistance. Intitulée *En fuyant, ils cherchent une arme*, l'exposition déplie une création contemporaine résolument critique.

Le concert des corps et des images qui se rencontrent, s'entrecroisent et s'entrechoquent, produit un concert de traces. Aussi bien sur internet qu'au-dehors, nos faits et gestes sont traçables et enregistrés. Comme si nous disséminions des points qu'un autre pourrait ultérieurement relier comme dans un carnet de dessin pour enfants : « Nous laissons des empreintes sur nos téléphones afin qu'ils s'activent, nous accumulons des historiques dans les moteurs de recherche, et nos interactions sont conservées dans les profils que nous entretenons sur les réseaux sociaux » précise la curatrice. Dès lors, comment résister à ces nombreux dispositifs qui nous réifient et nous réduisent à de simples données ?

Premier réflexe : le détournement, l'inversion méthodologique, la récupération et la réappropriation. Postées à l'entrée de l'exposition, des « caméras de surveillance » filment et les images qu'elles prennent sont simultanément diffusées sur des écrans soigneusement exposés au public. Devant cette absurdité – la caméra de surveillance devient l'objet des regards et non plus l'œil qui nous regarde –, le spectateur s'amuse à toiser ces appareils supposés nous capter à notre insu. Ce détournement réalisé par l'artiste parisien Neil Beloufa permet simultanément, de révéler ces dispositifs de contrôle et de rejouer les rapports de domination. L'artiste crée, en reprenant une phrase du philosophe Jacques Rancière, « un désordre des lieux et de leur usage », et réalise une inversion primordiale qui permet au sujet de surgir en tant qu'acteur.

D'autres artistes comme Emilie Brout et Maxime Marion arrivent à relocaliser leurs propres traces. Quelques fois photographiés (parfois sans le savoir) par des touristes qui, en se prenant en photo prennent avec eux le décor et les passants, ils ont ensuite retrouvé ces images en ligne en cherchant dans les réseaux sociaux. Autrement dit, ils ont remontés le flux des images à contre-courant afin de se retrouver eux-mêmes dans ces photos prises par d'autres. Ce qui a donné la série photographique *Ghost of Souvenir*. Ce contre-flux, qui est aussi un détournement (le détournement du flux), met fin à la circulation infinie. Il y a dès lors, un début de l'image et une fin, la boucle est bouclée en quelque sorte. Ces oeuvres qui résistent à « ce qui fait trace » sont en réalité des dérobades, piégeant les dispositifs de la société de contrôle (caméra de surveillance, réseaux sociaux...), et créant du désordre, désordre qui replace le sujet, marginalisé et réifié, au centre. A l'heure du « sujet-data », soit, de cet objet réduit à n'être qu'un amas de données et d'informations, le sujet en tant que force d'émancipation entend se réaffirmer.

Texte Chris Cyrille © 2018 Point contemporain

Visuel de présentation : *Ronde de nuit*, Anne-Charlotte Finel et Marie Sommer, 2016 vidéo HD, couleurs, 5'17", musique de Luc Kheradmand, courtesy des artistes et de la galerie Jousse Entreprise, Paris.

Infos pratiques

Exposition collective

Commissaire en résidence : **Stéphanie Vidal**

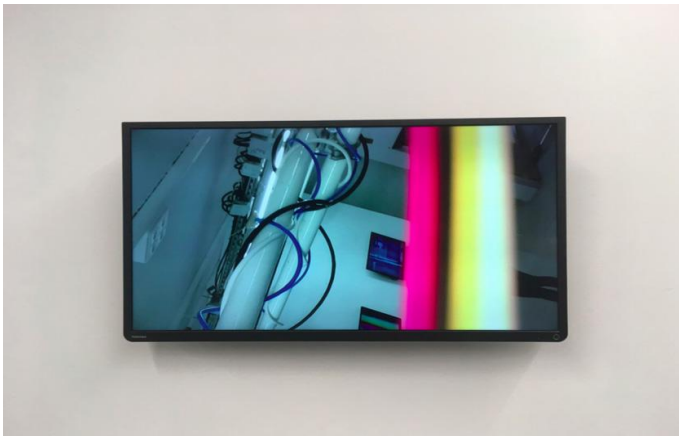
Artistes : **Neïl Beloufa** (artiste en résidence), **Émilie Brout & Maxime Marion**, **Hasan Elahi**, **Fictiorama Studios**, **Anne-Charlotte Finel et Marie Sommer**, **Julien Prévieux**, **Evan Roth**, **Miyö Van Stenis**.

Scénographie : **Studio Ravages**

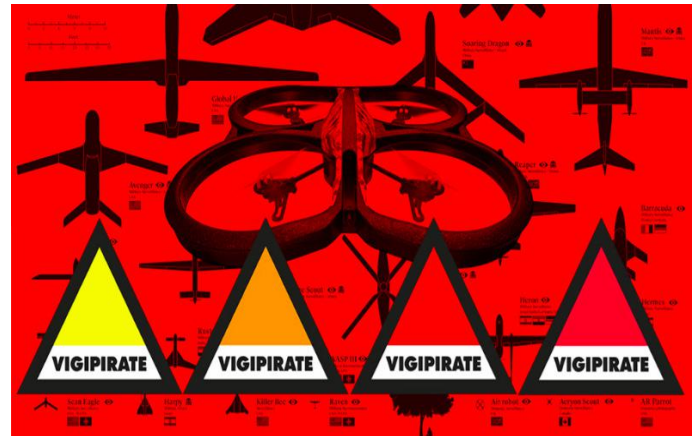
Du 17 janvier au samedi 31 mars 2018

Maison populaire
9 bis rue Dombasle
93100 Montreuil

www.maisonpop.fr



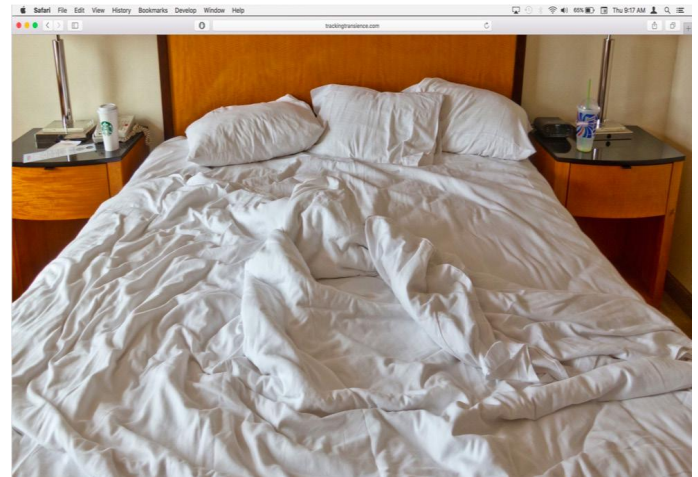
Neil Beloufa, *Pour te faire plaisir*, 2018. Installation, technique mixte, dimensions variables. Courtesy de l'artiste



Miyö Van Stenis, *Vigipirate Cuadcopter Drone Project* (version augmentée), 2017. Installation Drones : matériaux divers (plastique, aluminium). Dimensions variables. Courtesy de l'artiste.



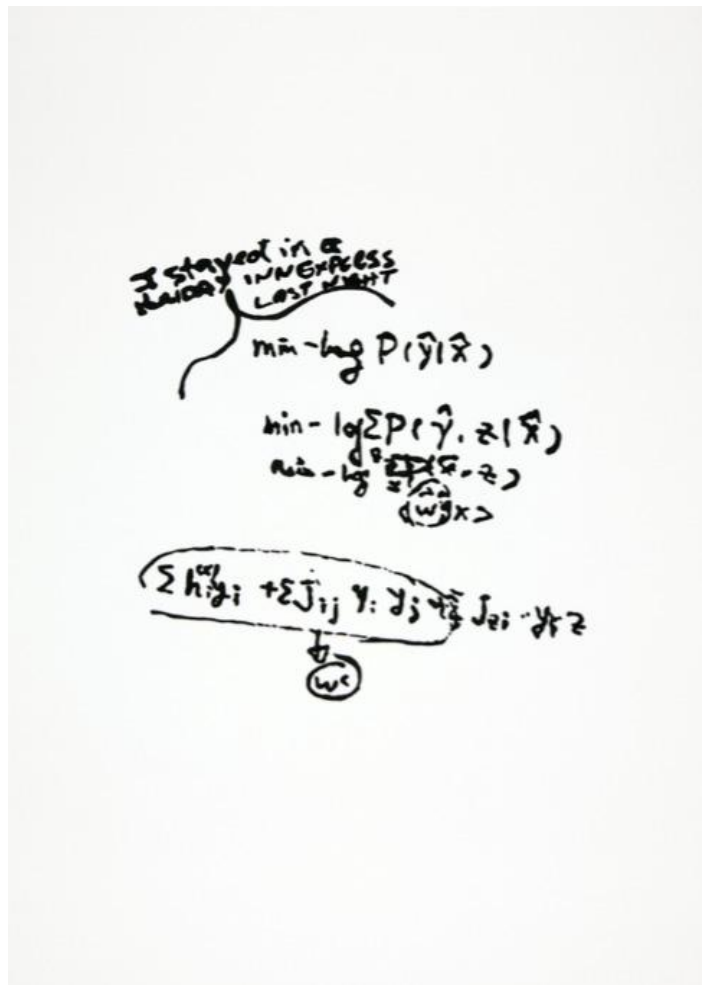
Émilie Brout & Maxime Marion, *Ghosts of your Souvenir*, 2014 – en cours Série d'autoportraits, photographies trouvées en ligne. Tirages numériques collés sur Dibond et sous verre acrylique. 5 tirages de 13 x 13 cm et 9 tirages de 13 x 18 cm. Avec le soutien de la DRAC Île-de-France Courtesy des artistes et de la galerie 22,48 m2, Paris.



Hasan Elahi, *Tracking Transience*, 2003 – en cours. Projet artistique en ligne. Site Internet <http://trackingtransience.net>. Courtesy de l'artiste



Fictiorama Studio, *Do Not Feed the Monkeys*, 2018. Le Jeu vidéo *Do Not Feed the Monkeys* est le premier simulateur de voyeurisme digital. Courtesy des artistes.



Julien Prévieux, *Today is Great*, 2014. 5 dessins à l'encre de Chine sur papier 42 x 57,5 cm x 24 mm (chaque dessin encadré). Courtesy de l'artiste



Evan Roth, *Unlock #2*, 2016. Tirage Lambda collé sur Dibond et sous verre acrylique, cadre de l'artiste 184 x 110 x 9 cm. Courtesy de l'artiste.

16 janvier 2018

Art Jaws

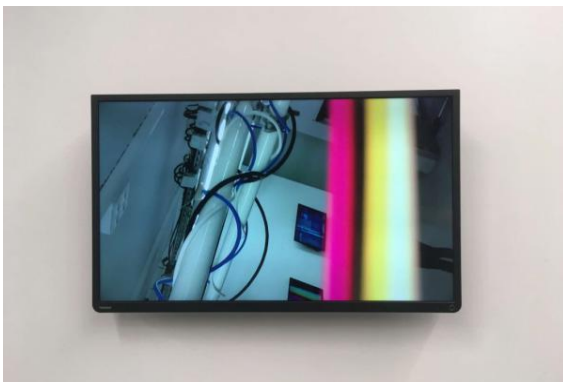


Paradoxe à l'ère des technologies conversationnelles à la Maison Populaire de Montreuil

By ArtJaws | 16 janvier 2018 | ART NUMÉRIQUE, EXPOSITION, FRANCE



Du 17 janvier au 31 mars 2018, le centre d'art de la Maison Populaire de Montreuil présente « En fuyant, ils cherchent une arme 1/3 ». Proposée par Stéphanie Vidal, l'exposition met en tension des dispositifs malicieux, à la fois fragiles et puissants, sophistiqués ou modestes, à l'image des cultures web effrontées.



La consistance du monde a changé ; voilà que tout est devenu surface et que tout s'y imprime. Nous laissons des empreintes sur nos téléphones afin qu'ils s'activent, nous accumulons des historiques dans les moteurs de recherche et nos interactions sont conservées dans les profils que nous entretenons sur les réseaux sociaux. Aussi, nous offrons, sans forcément y penser, des données qui renseignent sur nos trajets et nos personnalités. Ce qui nous caractérise comme être agissant – qui se transcrit entre autres par nos voix, nos mouvements et les datas qui en découlent – est continuellement analysé.

La traçabilité permanente de toutes les choses et de toutes les personnes dote chaque geste, parole, présence, voire même absence, d'une portée politique. Comment contrer quand les trajectoires sont calculées d'avance ? En rassemblant des œuvres majoritairement ubiquitaires – ayant à la fois une existence en ligne et in situ – cette exposition envisage de rendre tangible la surveillance de masse à l'ère des technologies conversationnelles, tout en soulevant un paradoxe : tandis que les corps sont continuellement tracés, les faits semblent perdre en contextualité.



1/ Fictiorama Studio, 2018, "Do Not Feed the Monkeys", Jeu Vidéo, Courtesy de l'artiste.

2/ Neïl Beloufa, 2018, « Pour te faire plaisir », Installation Technique, Mixte, Dimensions variables, Courtesy de l'artiste.

3/ Hasan Elahi, 2003 – en cours, « Tracking Transience », Projet artistique en ligne, Courtesy de l'artiste.

16 janvier 2018

[viàGrandParis](#)

Montreuil

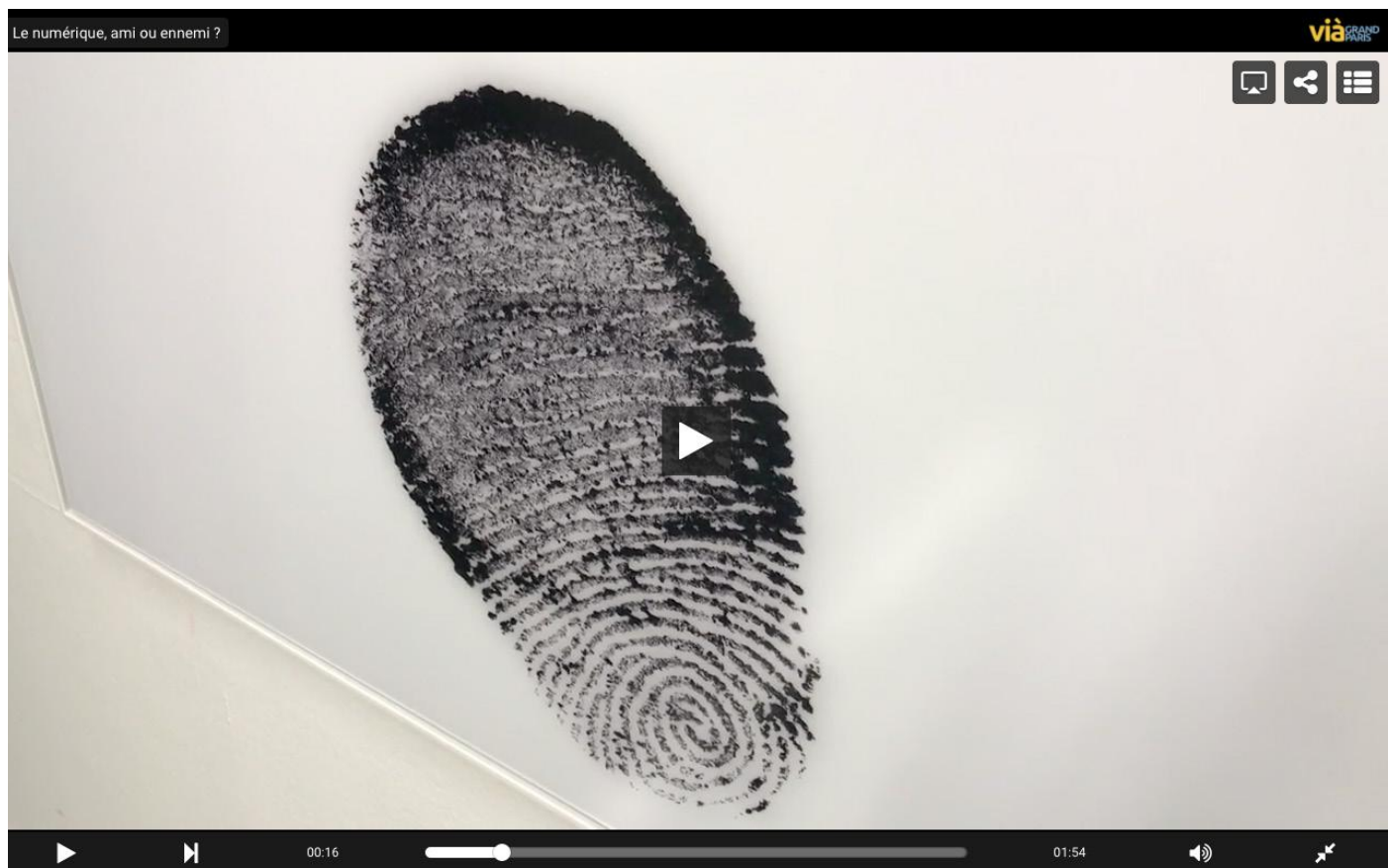
Culture

Par Dandeville Cédric

Publié le 16/01/2018 à 16:54

Le numérique, ami ou ennemi ?

On a l'impression de ne plus pouvoir vivre sans lui. Et, pourtant, est-on certain de bien le connaître ? Le numérique est partout dans notre quotidien, parfois peut-être un peu trop. Alors, sommes nous maîtres ou esclaves des moteurs de recherche et autres réseaux sociaux : c'est la question que nous pose des artistes en ce moment la Maison Populaire de Montreuil, au travers d'une expo. Cédric Dandeville y est allé pour nous, reportage.



Cliquez sur l'image pour visionner la vidéo

arts visuels

En fuyant, ils cherchent une arme

17/01 > 31/03/2018 - MONTREUIL

Comment résister à l'invasion des technologies de surveillance ? Faire face à la toute-puissance algorithmique ? Alors que le terme « dystopie » n'a jamais été aussi à la mode, ces questions n'en finissent plus d'inspirer artistes et écrivains qui semblent par la même occasion redécouvrir avec enthousiasme les vertus rafraichissantes de la pensée deleuzienne où l'aspect visionnaire de l'œuvre d'Orwell. Sur ces bases, la Maison populaire de Montreuil invite en résidence la curatrice Stéphanie Vidal qui y propose l'exposition *Des surfaces dénuées d'innocence*, premier volet d'un triptyque intitulé *En fuyant ils cherchent une arme*. Avec en toile de fond la question à un million : comment l'art peut-il faire résistance ? Ce premier temps présentera notamment le travail de Neil Beloufa dont l'œuvre, à la fois cynique et désinvolte, sonde la boîte noire des dispositifs capitalistes.

> *En fuyant ils cherchent une arme*, du 17 janvier au 31 mars à la Maison populaire, Montreuil

> Vernissage du premier volet de l'exposition, *Des surfaces dénuées d'innocence*, le 16 janvier à 18h



30 janvier 2018

Slash

Slash



EN FUYANT, ILS CHERCHENT UNE ARME 1/3 — MAISON POPULAIRE, MONTREUIL

Point de vue | Le 30 janvier 2018 — Par Guillaume Benoit

Au long d'un parcours bien pensé et pertinent, la Maison Populaire offre une exposition accessible et capable de mobiliser face aux enjeux de la surveillance et de l'appropriation de sa propre histoire.

À y voir, sur place, le jeune public confronté aux questions fortes soulevées par *En fuyant ils cherchent une arme 1/3*, on est absolument ravi de sentir les interactions de ces pièces parfois exigeantes sur le plan conceptuel avec tous les publics. Une efficacité à l'œuvre née de l'effort conjoint d'une scénographie légère et l'implication des équipes de médiation qui rappelle le dynamisme et l'audace du centre d'art de la Maison Populaire.

Simple et percutante, l'installation de Neil Beloufa consiste en un dispositif de surveillance par caméra retransmis sur deux écrans. Leur objectif, mouvant, crée une observation sensible

et comme hésitante qui renforce l'ambiguïté d'une installation dont le titre lui-même tend à brouiller les pistes ; *Pour te faire plaisir*. Du domaine robotique et automatisé on passe ici à l'émotion subjective et l'on glisse sur la frontière de la domination, du pouvoir et du plaisir, voire du du partage. Cette « mise en commun » radicale est en jeu dans une exposition qui cherche à envisager les moyens d'une résistance. Pour autant, la mise en avant de soi ne procède pas que d'une force extérieure et peut émaner des individus eux-mêmes, portés à partager, par nécessité ou plaisir, leurs propres images.



Miyö Van Stenis, Vigipirate Quadcopter Drone Project (version augmentée), 2017
 Courtesy de l'artiste © Slash-Paris, 2018

Une brèche dans laquelle se fondent Émilie Brout & Maxime Marion avec leur géniale série photographique *Ghosts of Your Souvenirs*. Postés des heures durant sur des sites touristiques, ils partent ensuite à la recherche des photographies prises par les passants sur lesquelles ils apparaissent. Dans la multitude de clichés remplis de sourires innocents et de poses maladroitement, ils émergent tels des spectres, silhouettes inscrites dans l'inconscient touristique de la ville.

Hasan Elahi, lui, s'approprie également les méthodes de surveillance en se les appliquant à lui-même, consignait dans des disques durs et sur la toile une somme faramineuse d'informations concernant ses propres déplacements, dépenses et activités depuis 2003. Après avoir été soupçonné d'activités terroristes, son nom apparaît sur la liste de surveillance des autorités américaines. En abreuvant le Web de ses propres informations et en ouvrant son quotidien à tous, il reconquiert, en la défendant de tout soupçon, son intimité, laissant apparaître ici encore tout le paradoxe et l'effort intellectuel nécessaire pour se battre contre sa propre trace.

Une résistance par la contradiction d'un pouvoir de domination qui trouve un écho jubilatoire dans la série *Today Is Great* de Julien Prévieux, des dessins réalisés à l'encre de chine. D'abord anodins, ils se révèlent en réalité être des notes, remarques ou griffonnages présents au sein d'une des sociétés les plus portés à monétiser l'intimité de ses usagers et leurs habitudes de consommation ; Google. Obtenus grâce à une véritable opération de surveillance, les formes reprises ici apparaissent initialement sur une photographie réalisée à l'aide d'un téléobjectif depuis l'extérieur des bureaux de la firme.



Julien Prévieux, *Today Is Great*, 2014
 Courtesy de l'artiste © Slash-Paris, 2018

Face à toutes ces tentatives de court-circuiter l'évidence d'une surveillance généralisée, la vidéo d'Anne-Charlotte Finel et Marie Sommer impose son inquiétante obscurité. Comme dans l'attente d'un événement à venir, les deux artistes opèrent un montage de plans fixes sur des structures que l'on devine à peine, où seules quelques sources de lumière viennent danser dans des nuits hésitantes. Cet événement, pourtant, est bel et bien là et a déjà lieu ; l'événement, ici, c'est l'image, ce grésillement des points qui la composent, indécis entre noir et blanc mais toujours à leur poste, ils dessinent la véritable cadence de la surveillance, cette somme incessante de données similaires, cet enregistrement vain et obèse du non-événement pour caresser l'espoir de piéger le moment « décisif », celui-là même qui justifiera la propre existence du dispositif. À crédit donc, la raison même d'une société de surveillance ressemble alors à l'erreur historique de la lecture de *La Ronde de nuit* de Rembrandt à laquelle l'œuvre emprunte son titre. Une apparence de sécurité aussi trompeuse que le tableau du maître, par la force de l'illusion, ne le fût ; nombre de visiteurs se laissent duper par l'obscurité de la toile autant que par son titre aux allures de piège, *La Ronde de nuit* représentant en réalité une



*Anne-Charlotte Finel et Marie Sommer, Ronde de nuit, 2016, vidéo HD, couleurs, 5'17", musique de Luc Kheradmand
 Courtesy des artistes et de la galerie Jousse Entreprise, Paris*

scène diurne. Pareille à cette apparence, la surveillance généralisée et organisée semble bien préparer le lit cruel d'une désillusion en marche où tout événement, toute différence, risquent de s'araser sur une même surface, celle du « sentiment de sécurité ».

C'est là notre seule réserve sur le texte de présentation de la commissaire de cette exposition passionnante, Stéphanie Vidal, qui affirme que « tout », dans le monde est devenu « surface ». On peut penser au contraire, et comme le montre superbement ce parcours, que ce tout participe d'un décor prêt à accueillir l'événement pour mieux le réduire, le transformant en image répondant aux seuls critères définis par avance comme convenables. Que le réel lui-même, débarrassé de sa complexité, et ce « tout » tendent à devenir, sous l'effort de la surveillance, une seule et même surface capable d'écraser tout accident. Pas de réserve cependant sur les conclusions à en tirer ; dans cette optique, la fuite se confond avec la résistance et l'art semble en bonne voie d'en constituer l'une des principales armes.

21 février 2018

Usbek & Rica

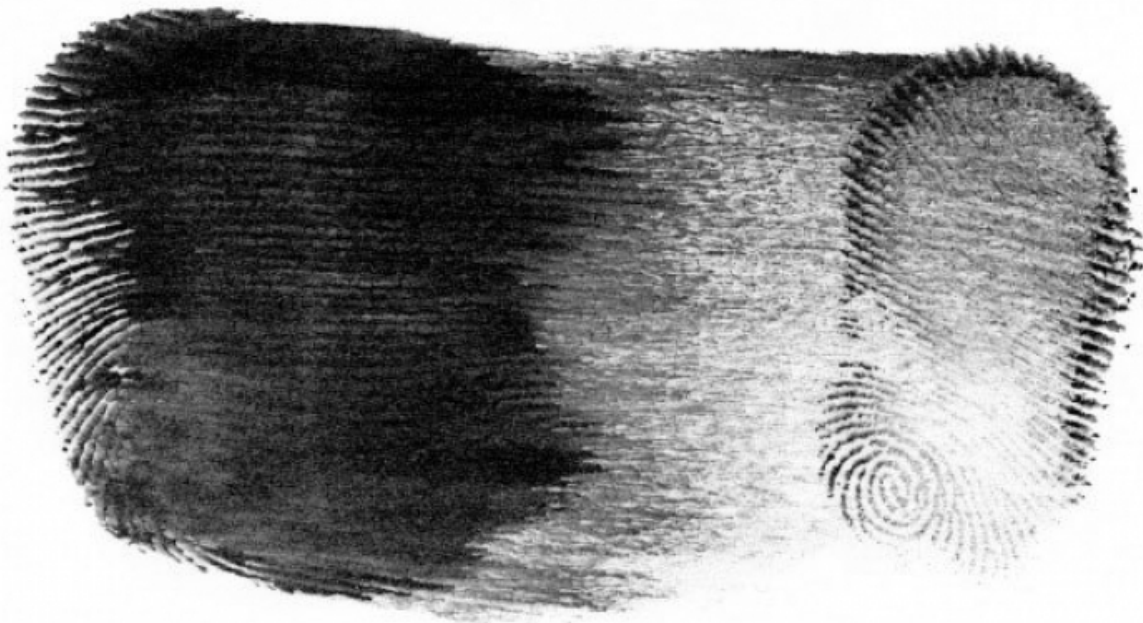
Usbek & Rica



Usbek & Rica 21/02/2018 11:00 #Art #Numérique

À Montreuil, une expo sur les traces de nos vies numériques

Phane Montet

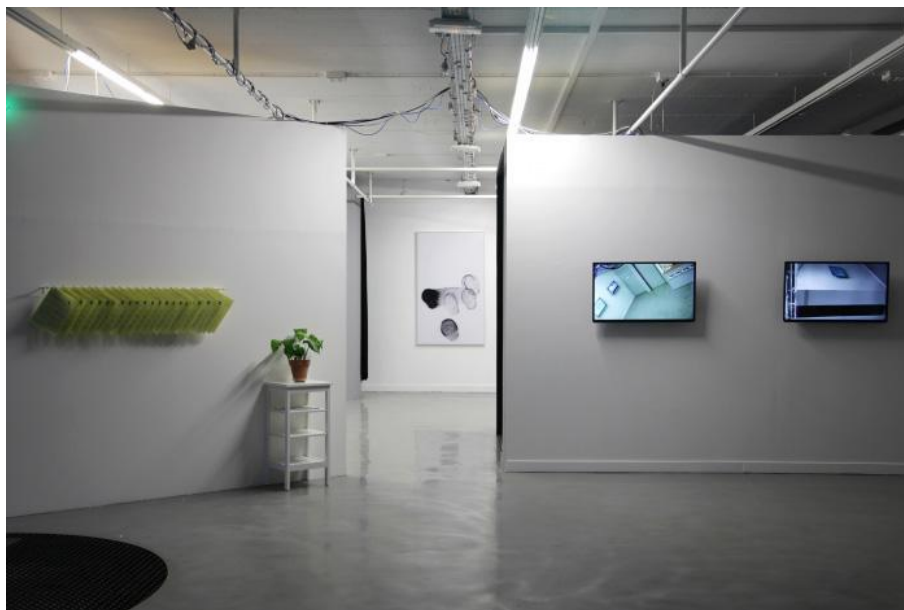


Jusqu'au 31 mars 2018, la Maison Populaire de Montreuil accueille l'exposition « Des surfaces dénuées d'innocence », qui questionne, à travers 8 oeuvres d'artistes français et étrangers, les traces laissées par chacun d'entre nous dans nos vies numériques. Visite guidée de l'exposition en compagnie de sa commissaire, Stéphanie Vidal.

La Maison Populaire de Montreuil n'est pas un musée mais une maison des associations divisée en plusieurs espaces, dont un dojo, des bureaux, un fablab et des jardins. C'est dans un espace d'exposition ouvert que je découvre la première partie de l'exposition intitulée « Des surfaces dénuées d'innocence », qui marque le premier temps d'un cycle baptisé « En fuyant, ils cherchent une arme ». Au départ, j'ai du mal à distinguer cet endroit comme un espace d'exposition à proprement parler, tant les objets qu'il accueille

pour l'occasion me semblent ordinaires : un bureau, des plantes vertes, un ordinateur, des photos, des étagères, des post-its... Autant de meubles et d'accessoires qu'on peut retrouver chez soi, chez n'importe qui, comme s'il s'agissait d'exposer notre quotidien.

« C'est exactement comme ça que je voulais concevoir l'exposition, comme un lieu de passage, ou plutôt comme un «non-lieu» tel que le conceptualise l'anthropologue Marc Augé », confirme Stéphanie Vidal, commissaire de l'exposition. Un non-lieu est un lieu immobile qui permet le passage et possède des invariants quel que soit l'endroit où il se trouve. Un aéroport, par exemple, qu'il soit à Paris, Londres ou Djakarta, abrite toujours des avions, des escaliers et des tapis roulants.



© Aurélie Cenno

En faisant le choix de transformer ce lieu en espace d'exposition ouvert, Stéphanie Vidal cherche aussi à diffuser un sentiment d'intimité au visiteur : « Je voulais reproduire quelque chose qui évoque un lieu familier, la maison, ou l'openspace avec le bureau, les petites plantes vertes et les post-it, quelque chose qui gomme les codes habituels de l'exposition, précise la commissaire de l'exposition. Cela m'intéressait de voir comment un concept comme celui de non-lieu ou de lieu de passage, qui ne renvoie pas du tout à une dimension domestique, pouvait aujourd'hui, avec le succès d'AirBnb par exemple, rentrer dans notre intimité ».

« Il n'y a pas plus dangereux que le confort »

Lorsque nous nous trouvons dans des lieux familiers, notre vigilance a tendance à baisser la garde, notre œil critique à s'adoucir. La bande-son de l'exposition évoque d'ailleurs cette atmosphère douce et pesante que l'on peut ressentir dans les maisons trop chauffées en début de soirée, quand la fatigue guette. On pourrait s'endormir, ou tout simplement arrêter de penser - j'en ai d'ailleurs fait moi-même les frais. L'idée, derrière cette ambiance, est de souligner l'importance du confort que nous offrent les dispositifs technologiques présentés dans l'exposition : « *Il n'y a pas plus dangereux que le confort* », insiste Stéphanie Vidal, qui explique avoir voulu montrer que « *si l'on observe d'un œil attentif ces objets, on peut en découvrir tout le potentiel de dangerosité. Après, on peut aussi facilement les regarder en surface et se laisser amuser ou endormir par eux* ».



Stéphanie Vidal © Barbara Portailier / Blue Pastiche

Ces objets du quotidien sont aussi des outils de surveillance qui diffusent nos traces partout sans qu'on puisse forcément les voir. C'est le cas, par exemple, du smartphone, qui peut révéler nos empreintes digitales, nos codes, et faire ainsi office de porte sur notre intimité, comme le montre l'oeuvre *Unlock #2*, de l'artiste Evan Roth. Autre exemple d'accessoire potentiellement intrusif : les deux petites caméras de l'oeuvre *Pour te faire plaisir*, de Neil Beloufa, qui nous renvoient notre image sur des écrans de télévision. Un dispositif amusant, mais surtout angoissant lorsqu'on se rend compte que ces deux caméras ne nous lâchent plus et laissent longtemps notre image à l'écran.

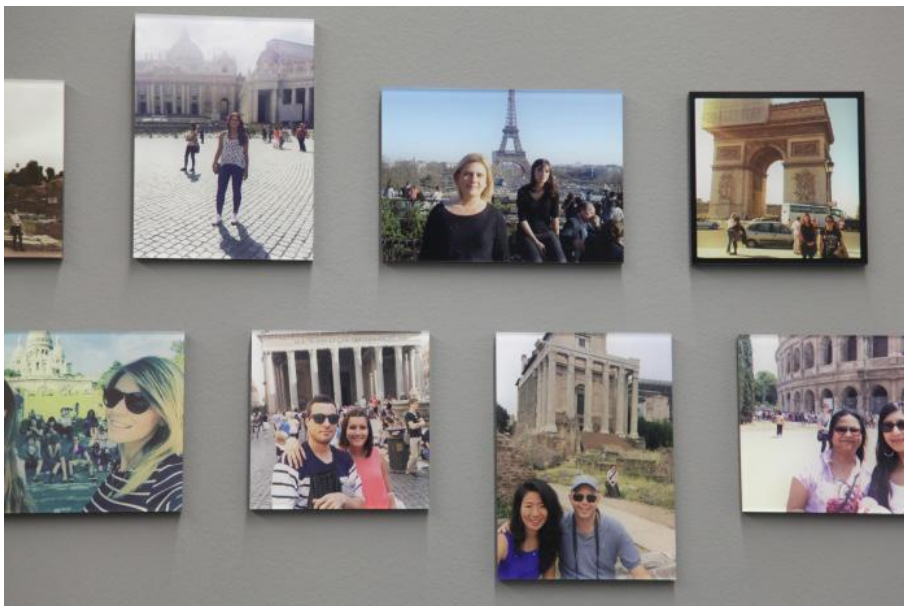
Le monde numérique est notre réalité

Derrière ces dispositifs, une volonté de montrer l'absence de frontière entre la vie IRL et la vie en ligne : « *Je voulais plutôt dire que le numérique est déjà presque une consistance en soi, c'est quelque chose dans lequel on est immergé, c'est comme si on était dans une matière, un peu comme un gel balistique* ». Et lorsqu'on se trouve immergé dans un gel balistique, quand on bouge à l'intérieur, on laisse des traces.



Pour te faire plaisir de Neil Beloufa © Aurélie Cenno

**« On laisse des traces dans un monde qui capte
notre présence et s'en souvient »**



Ghost of You Souvenir, Emilie Brout et Maxime Marion © Aurélie Cenno

« On laisse des traces dans un monde qui capte notre présence et s'en souvient. Le postulat de l'exposition, c'est ça », rappelle Stéphanie Vidal. Et nous sommes immergés dans ces « traces numériques » comme les deux petits poissons de la nouvelle C'est de l'eau, de David Foster Wallace, immergés dans l'eau sans en avoir conscience. Mais grâce aux objets exposés, et surtout aux explications qui les accompagnent, j'ai pu me rendre compte de ces sillons de données que nous laissons derrière nous. L'exemple le plus évident est celui des photos retrouvées sur les réseaux sociaux par les artistes Emilie Brout et Maxime Marion dans leur œuvre *Ghost of Your Souvenir* : ils ont traîné durant des heures sur différents lieux touristiques pour être pris dans le champ des photos des visiteurs, et ont ensuite recherché leurs traces sur Internet, des traces bien réelles qu'on peut découvrir, donc, sur les murs de l'exposition.



© Aurélie Cenno

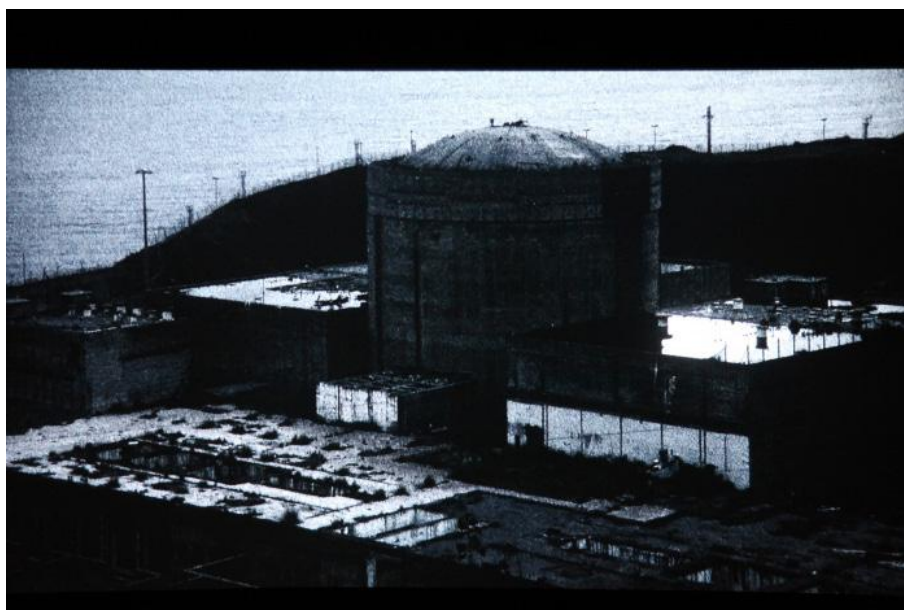
Citons aussi l'œuvre *Tracking Transience*, d'Hasan Elahi, qui date de 2003 et prend la forme d'une série de photos du quotidien de l'artiste, de la cuvette de ses toilettes aux plats qu'il mange, jusqu'à sa position GPS. Des photos banales mais qui prennent tout leur sens quand on sait que l'artiste est constamment surveillé par les services secrets américains dans le cadre d'une enquête lancée dans la foulée des attentats du 11 septembre 2001. Montrer la banalité de son quotidien au monde entier : c'était, pour l'artiste, non seulement une manière de s'innocenter mais aussi de retrouver à travers une démarche d'hypertransparence une certaine forme de liberté alors même qu'il était espionné. Tout en démontrant par l'absurde ce qu'une surveillance totale peut avoir de trivial.

Pour autant, faut-il en conclure que nous retrouvons notre liberté dès lors que nous étalons nos photos de vacances sur Instagram et Facebook ? On peut en douter tant la plupart des utilisateurs n'ont pas encore conscience des informations qu'ils « donnent », contrairement à l'artiste Hasan Elahi.

En cas de surveillance abusive, une autre solution peut tenir dans la fuite : le titre de l'exposition, « En fuyant, ils cherchent une arme », est d'ailleurs une citation du philosophe Gilles Deleuze, qui présente la fuite comme une possibilité de créer une situation inédite et imprévisible, et donc de retrouver une certaine forme de liberté. L'auteur de science-fiction Alain Damasio propose d'ailleurs une notion proche de celle de fuite en parlant de la « furtivité » comme d'une échappatoire possible à la surveillance : la capacité d'être à la frontière de ces surveillances, comme on se tient juste au coin de l'œil d'une caméra.

« Les êtres humains ont appris pendant des milliers d'années à faire du feu, à forger des armes, alors que nous, nous nous sommes retrouvés du jour au lendemain avec des ordinateurs connectés dans les mains »

Avoir conscience de ces traces que nous laissons et de l'existence bien réelle de ce monde numérique dans lequel nous sommes immergés, voilà l'ambition première de cette exposition. « *Nous n'avons pas eu le temps d'apprendre à utiliser Internet, les smartphones, les objets connectés. Les êtres humains ont appris pendant des milliers d'années à faire du feu, à forger des armes, alors que nous, nous nous sommes retrouvés du jour au lendemain avec des ordinateurs connectés dans les mains (...) Comment bouger et vivre dans ce monde numérique dans lequel nous sommes tout en réfléchissant dessus, en prenant du recul ?* ».



Ronde de nuit, Anne-Charlotte Finel et Marie Sommer ©Aurélie Cenno

Ici, il s'agit moins de proposer des solutions toutes prêtes que de susciter une prise de conscience autour d'une idée : il faut apprendre à vivre avec ces nouveaux outils puisqu'ils sont là et tant qu'ils sont là.

« *Les œuvres que j'ai présentées questionnent pour certaines la possibilité que l'œuvre continue* », souligne Stéphanie Vidal. Car oui, Internet peut mourir, ainsi que tout ce qui se trouve à l'intérieur. Des œuvres numériques comme le jeu vidéo *Do Not Feed the Monkeys* ou le film *Ronde de Nuit*, présentés dans l'exposition, pourraient bien questionner leur accessibilité dans le temps puisque les technologies pour y accéder changent. La durée de vie d'une œuvre numérique serait-elle destinée à être beaucoup plus courte que celle du temple de Louxor ou de celle de *La Joconde* ?

« Un travail de restauration est nécessaire pour le numérique, comme on le fait déjà pour des toiles de peintures ou des œuvres d'architecture »

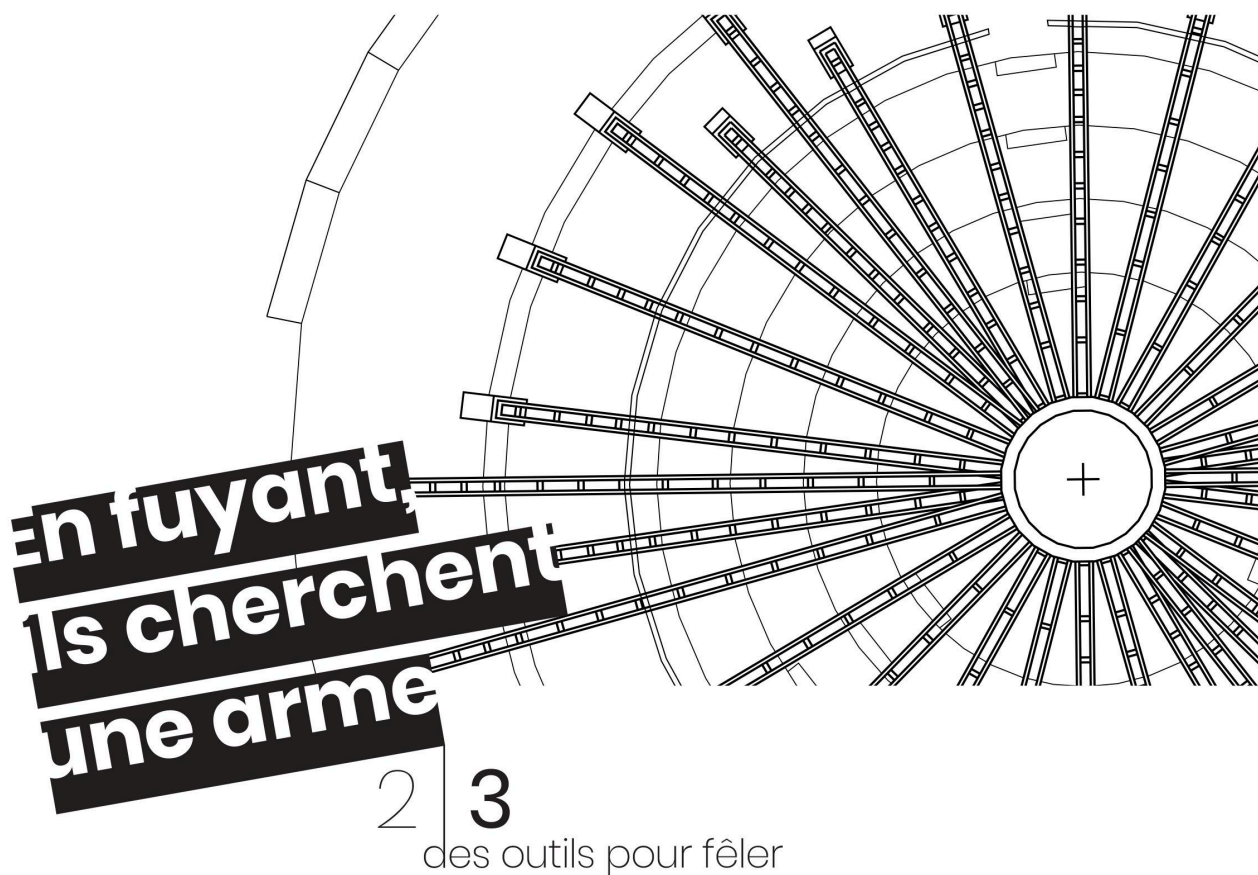
« *Comment conserver ce qui a été le présent à un moment donné ?* », interroge Stéphanie Vidal. « *Un travail de restauration est nécessaire pour le numérique, comme on le fait déjà pour des toiles de peintures ou des œuvres d'architecture* », avance la commissaire. Garder la mémoire des vieux usages technologiques peut permettre de constituer une preuve pour dire peut-être, un jour : « *Voilà comment était la technologie à ce moment donné* » et ainsi se faire une idée sur l'état de la société humaine à un moment précis. Certains musées intègrent déjà une telle démarche de mémoire sur l'histoire de la vie numérique, à l'image du musée finlandais Pelimuseo, qui reconstruit et recontextualise des jeux vidéo aujourd'hui inaccessibles. Cela permettrait sûrement de mieux appréhender notre futur car, comme l'a si bien dit Georges Orwell, « *celui qui connaît le passé contrôle le futur* ».

2|3 des outils pour fêter

Exposition du 3 mai au 13 juillet 2018

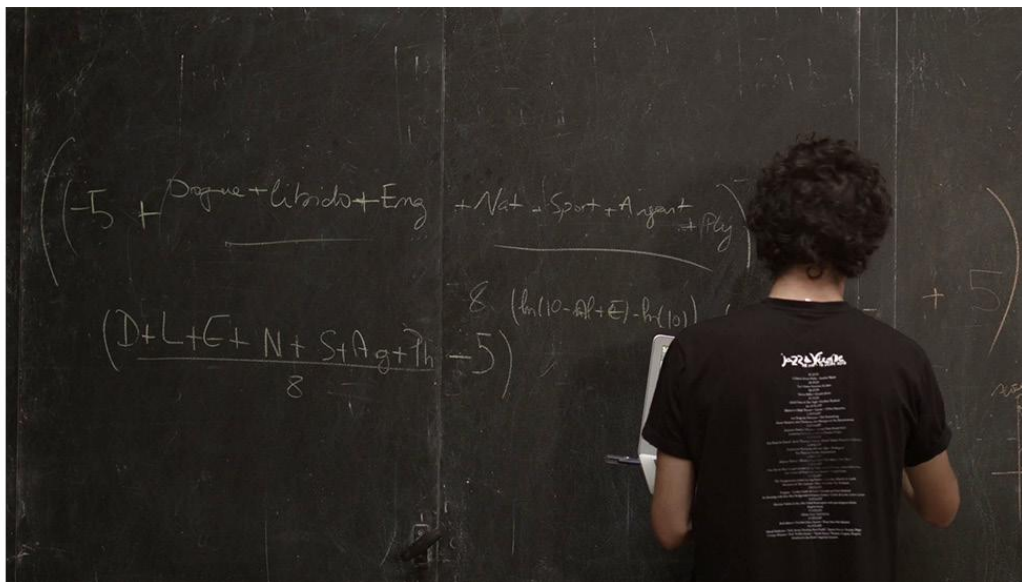
Artistes : Neïl Beloufa (en résidence), Jonas Staal,
Christoph Wachter & Mathias Jud
Scénographie : Studio Ravages

[Plus d'infos](#)



Visuel de la page précédente et ci-dessus: La Démocratie Auto-Gérée de Rojava et le Studio Jonas Staal, *New World Summit - Rojava*, 2015-2018, Courtesy de la Démocratie Auto-Gérée de Rojava et du Studio Jonas Staal.

EN FUYANT, ILS CHERCHENT UNE ARME 2/3 : DES OUTILS POUR FÊLER



RICHES DE POTENTIALITÉS RÉVOLUTIONNAIRES, DE NOMBREUX DISPOSITIFS (TELS QU'INTERNET) SONT UTILISÉS PAR LES ARTISTES AFIN DE CONTOURNER LES CENTRES DE POUVOIR. L'EXPOSITION *EN FUYANT ILS CHERCHENT UNE ARME 2/3 : DES OUTILS POUR FÊLER* (SECONDE ÉDITION) CURATÉE PAR STEPHANIE VIDAL À LA MAISON POPULAIRE DE MONTREUIL, FAIT UN POINT SUR CES PRATIQUES

Internet fut probablement l'un des plus grands moments de déterritorialisation de ces dernières décennies. Soit, une opération de traduction par le langage informatique d'absolument toute information (visuelle ou sonore), et d'expansion à l'échelle planétaire. Terre où absolument tout se vaut, Internet est en même temps ce mouvement révolutionnaire détruisant toute territorialité ; véritable mouvement abstrait (qui n'a pas de visage) qui pose, tout ce qu'il décode, comme relatif et qui, en soi, ne hiérarchise pas mais dispose tout sur un espace qui s'étend à l'infini. Lignes, segments, tangentes, coulées, flux qui passent au-dessus du territoire et donc qui dépassent toute volonté de contrôle, de vérification ou d'encadrement. Lorsque Internet n'était qu'à ses débuts, les sites ne se solidifiaient pas encore en des territoires policés et fermés, ils permettaient au contraire à des corps sans identité ou plutôt, aux identités fabriquées (avatars), de couler sur Internet selon leurs propres désirs (quelques sites ou forums résistent encore aux politiques d'uniformisation). Internet encore transversal. Mais très rapidement, cette qualité d'imperfection allait laisser place presque exclusivement au rationnel, aux coulées de consommation. Car, terre des déplacements, des transferts ultra-rapides, Internet est aussi l'appareil idéologique des Etats et du néo-libéralisme, produisant tous deux quantité de représentations et d'images.

CES RESISTANTIALISTES

Exposé dans le second volet d'*En fuyant ils cherchent une arme*, l'artiste Neïl Beloufa fabrique des « chambres de caricatures ». L'Internet régulé d'aujourd'hui décode, traduit, coupe et fait circuler une infinité d'images qui servent aussi d'outils idéologiques. Neïl Beloufa ne fait que reproduire, détourner ces circulations de représentations idéologiques en les rejouant, que ce soit dans ses vidéos ou dans ses installations. Des deux vidéos exposées, soit, *Dominations du monde* (2012) et *Data for Desire* (2015), toutes deux donnent à voir des groupes réduits à des caricatures et eux-mêmes réduisant tout à des données quantifiables, mercantiles et au final, absurdes. Dans *Dominations du monde*, plusieurs groupes joués par des acteurs – chaque groupe représente un pays distinct où chaque acteur joue le rôle d'un parlementaire, mimant leurs gestes et leurs rhétoriques – parlent et débattent des intérêts de leurs pays dans un huit clos. Pour à la fin, déclarer la guerre à des pays jugés concurrents. Cette véritable « chambre des caricatures » rejoue en réalité l'absurdité, le mercantilisme et le cynisme de décisions diplomatiques et politiques absolument belliqueuses de certaines grandes puissances. Ce « théâtre de caricatures » que Neïl Beloufa fabrique ne fait que reprendre les coulées de représentations qui circulent dans les médias, dans les réseaux ; flux qui circulent en même temps que les flux de bugs, de hacking et de trolls (qui sont le principe même d'Internet, de l'électronique) qui même contrôlés et régulés par les Etats, reviennent à la gueule comme des choses fondamentalement révolutionnaires et transgressives. Le troll n'est que la face réel d'Internet, soit, un véritable mouvement sans sens ni raison qui « encule » tout. Et ce vrai mouvement de sape des grands dispositifs de pouvoir, que fut Internet en ses débuts – grand désert – s'est petit à petit atténué au fur et à mesure qu'Internet devenait de plus en plus mature, compris puis contrôlé. Pour ensuite aujourd'hui devenir principalement le site général des consommations : cette toile qui relie tout de manière hyper raisonnée, rationalisée et qui sert pour beaucoup de pays d'outil de propagande. C'est d'ailleurs pour ça que le collectif suisse Christoph Wachter & Mathias Jud – lui aussi exposé – a créé notamment les projets que sont *New Nations* et *[o] picidae*. Concernant le premier, les artistes ont créé, comme l'explique le communiqué de l'exposition, de « nouvelles adresses internet pour des groupes non reconnus : Tibétains, Kurdes, Tamouls, Ouïgours, Sahraouis et d'autres encore ». Manière pour eux de contourner les grandes structures de pouvoirs qui régissent aussi sur Internet et qui excluent de fait toutes solidarités, toutes relations pour n'en imposer qu'une seule. Et pour le second projet, les artistes ont développé un logiciel open source permettant à n'importe qui de traduire une page web en image, image pouvant être envoyée à n'importe qui. Ainsi, ce contournement par l'image encryptée, l'image codée (échappant aux entreprises de décodage), permet de communiquer au travers des murs et des emprises étatiques qui bloquent, réduisent et territorialisent Internet. Tous ces actes « résistantialistes » (selon un terme de Sony Labou Tansi) de ce collectif suisse trouvent toute régulation de flux et distribuent des moyens de faire communauté.

FAIRE MONDE

Car Internet fut non seulement une grande entreprise de sape et de traduction de toutes territorialités, mais aussi la promesse, le modèle de relations mondiales horizontalistes. De relations rhizophores, de multiplicités rendant caduc les vieux modèles centralisés, encore sous l'emprise du territoire. Et il s'agit pour ces artistes, comme pour l'artiste néerlandais Jonas Staal de faire

monde (peut-être à l'image d'Internet qui lui aussi fait monde) – notamment à travers son projet *New World Summit – Rojava* développé au nord de la Syrie de 2015 à 2018 – non de manière abstraite à la manière d'idéalistes qui penseraient les solidarités entre peuples, communautés sur les seules bases d'une éthique, mais plutôt de manière concrète en envisageant et construisant les conditions de possibilité pouvant permettre la ou les relations. A l'aide de son concept d'Assemblism développé dans la revue e-flux – concept qui réfléchit aux formes, aux structures architecturales, grâce auxquelles des corps se rassemblent dans des cadres politiques –, Jonas Staal construit des parlements alternatifs et éphémères permettant à des groupes exclus (pour des raisons politiques) de se réunir. Et c'est ce qu'il fit à Rojava, zone autoproclamée autonome par des partis kurdes, assyriens et arabes.

Il s'agit pour tous les artistes exposés dans *En fuyant ils cherchent une arme 2/3 : Des outils pour fêler*, de créer des zones de possibles d'où quelque chose pourrait venir trouer des régimes autoritaires, de surveillance... Voilà pourquoi Stéphanie Vidal, commissaire de l'exposition, parle de fêlure, car tous ces projets ont ceci en commun d'être des ponts, des outils, des zones. Fêler, trouer, c'est probablement mettre le temps en suspens, c'est créer un nouvel espace (négatif) au sein d'un autre grand espace qui se reflète comme positif. Espace négatif qui est potentiellement la destruction totale de l'espace qu'il troue (à l'image des trous de Lucio Fontana qui viennent ouvrir l'espace bidimensionnel de la peinture vers un espace tridimensionnel. Ces trous sont des ouvertures vers une multiplicité de possibles). Et cela pour permettre à la fin de joindre, de faire joindre, de créer des communautés, des collectivités.

Texte Chris Cyrille © 2018 Point contemporain

Visuel de présentation : Neïl Beloufa, *Desire for Data*, 2015, HD video, colour, sound, 50 min.
Courtesy MK Gallery

Infos pratiques

Exposition collective

Commissaire en résidence : **Stéphanie Vidal**

Artistes : **Neïl Beloufa** (artiste en résidence), **Jonas Staal**, **Christoph Wachter & Mathias Jud**

Scénographie : **Studio Ravages**

Du 3 mai au 3 juillet 2018

Maison populaire
9 bis rue Dombasle
93100 Montreuil

www.maisonpop.fr



Jonas Staal, *New World Summit*, Utrecht



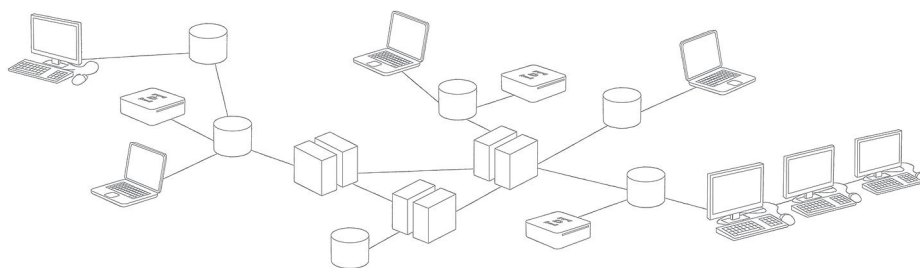
La Démocratie Auto-Gérée de Rojava et le Studio Jonas Staal
New World Summit - Rojava, 2015 - 2018.
Installation, techniques mixtes, dimensions variables.
Courtesy de la Démocratie Auto-Gérée de Rojava et du Studio Jonas Staal



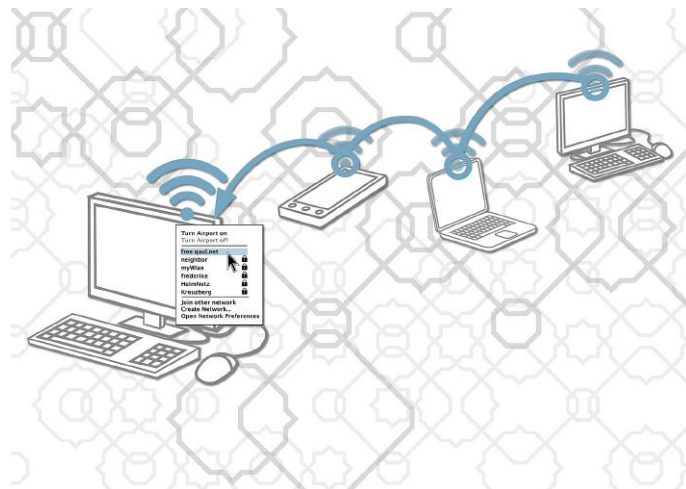
La Démocratie Auto-Gérée de Rojava et le Studio Jonas Staal
New World Summit - Rojava, 2015 - 2018.
Installation, techniques mixtes, dimensions variables.
Courtesy de la Démocratie Auto-Gérée de Rojava et du Studio Jonas Staal



Christoph Wachter & Mathias Jud, *projet [o] picidae*



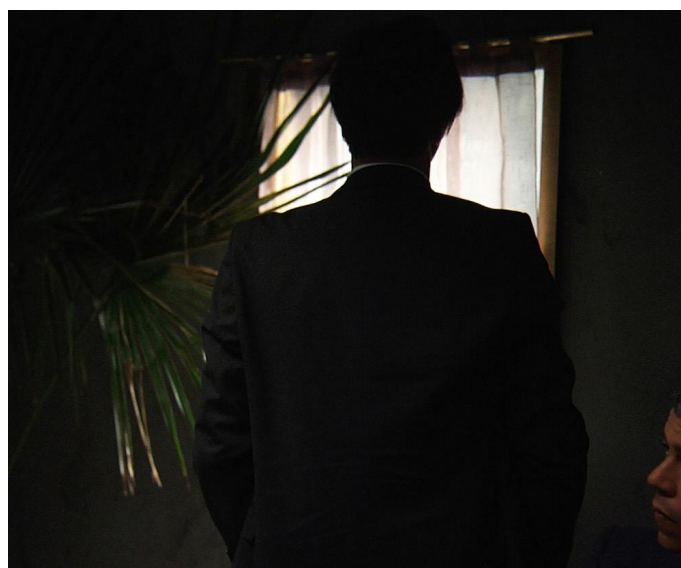
Christoph Wachter & Mathias Jud, *[o] picidae*, 2007 - en cours
Installations, techniques mixtes, dimensions variables.
Vidéo : Production et courtesy de Digital Brainstorming, la plateforme pour la culture numérique et l'art médiatique (Suisse)
Courtesy des artistes



Christoph Wachter & Mathias Jud, *qaul.net*, 2012 – en cours
Installations, techniques mixtes, dimensions variables. Vidéo : Production
et courtesy de Digital Brainstorming, la plateforme pour la culture numérique
et l'art médiatique (Suisse)
Courtesy des artistes.



Neil Beloufa, *Data for Desire*, 2015
49'15", Vidéo HD, couleurs et son, sous-titres français
Avec le soutien du consulat général de France à Vancouver
Courtesy de l'artiste



Neil Beloufa, *Dominations du monde*, 2012.
27' 34", Vidéo HD, couleurs et son, sous-titres français
Courtesy de l'artiste

Des outils pour « fêter » le monde numérique exposés à Montreuil

Phane Montet



Analyser notre monde en ayant bien conscience de sa réalité numérique : telle est l'ambition de l'exposition en triptyque « *en fuyant ils cherchent une arme* », créée par Stéphanie Vidal, à la maison populaire de Montreuil. La première partie nommée « *des surfaces dénuées d'innocence* » avait fait l'objet d'un article sur Usbek & Rica et revenait sur nos traces numériques laissées plus ou moins contre notre gré sur la surface du monde. Dans le deuxième temps de cette exposition, l'attention est portée sur « *des outils pour fêter* », soit des dispositifs grand public mis en place par des artistes pour « *les temps qui précèdent les soulèvements ou suivent les révolutions* ».

Usbek & Rica

Au sein de cette exposition, nous pouvons tout d'abord admirer le Parlement construit par Jonas Staal, artiste liant art et problématiques du pouvoir. Ce Parlement, constitué de plusieurs arches disposées en cercle, est celui de la région de Rojava, autoproclamée indépendante et démocratique depuis 2013. Cette région fait partie de la Syrie du Nord, et regroupe des communautés kurdes, arabes, assyriennes. Ce Parlement permet à cette communauté hétéroclite, à cette classe dites « *précarisée* » comme l'a théorisé Judith Butler, de se réunir et de décider ensemble du futur de la communauté.



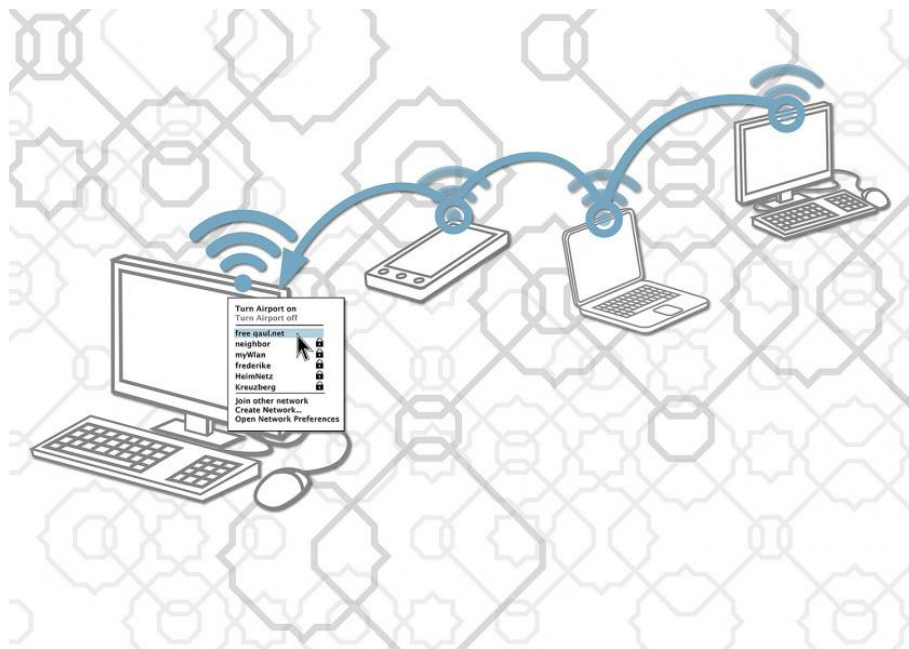
Le Parlement de Rojava © Jonas Staal

Ensuite, dans une salle sombre de l'exposition, deux films de Neil Beloufa, artiste en résidence aussi très porté sur les problématiques du pouvoir et de sa représentation, sont projetés. D'apparence burlesques, ses deux films provoquent quelques sueurs froides lorsqu'on y regarde de plus près. Par exemple, au cours de son film *Data for Desire*, on peut contempler deux groupes de jeunes, l'un faisant la fête et l'autre analysant cette fête et les comportements de ses participants sous forme de données. Celles-ci nourrissent un algorithme capable de déterminer qui sortira avec qui à la fin de la soirée. Une ambition frivole qui nous fait cependant regretter d'être aussi prévisible qu'un algorithme.



Film « *Data For Desire* » © Neil Beloufa

Les deux derniers artistes présentés, Christoph Wachter et Mathias Jud, travaillent sur des ressources informatiques pour « faire communauté », et remettent en question les frontières du web. Par exemple, leur œuvre *Picidae* permet aux gens d'avoir accès à un site Internet interdit dans leur zone géographique en le transformant en image cliquable. Lorsque l'URL du site est entrée dans *Picidae*, le logiciel sort une photographie du site en question, avec des liens cliquables disponibles à l'intérieur. De la même manière, *Qaul*, est un nouvel outil de communication qui ne nécessite pas d'accès à Internet mais seulement un routeur permettant aux gens à proximité de s'exprimer via leurs téléphones sans être suivi par les traqueurs du web. Ainsi, en cas de catastrophe naturelle ou de censure gouvernementale qui supprimerait ou limiterait l'usage d'Internet, les gens pourraient toujours communiquer entre eux.



Fonctionnement de *Qaul* © Wachter et Jud

L'exposition de ces œuvres semble presque incongrue : on a envie de les essayer, de tester leurs capacités, et d'en découvrir d'autres. Ce sont avant tout des outils au service des individus qui ouvrent des brèches dans des dispositifs – ici informatiques – qu'on pensait inébranlables, uniques, et sans alternative. Ils ouvrent le champ des possibles du web, et de l'art.

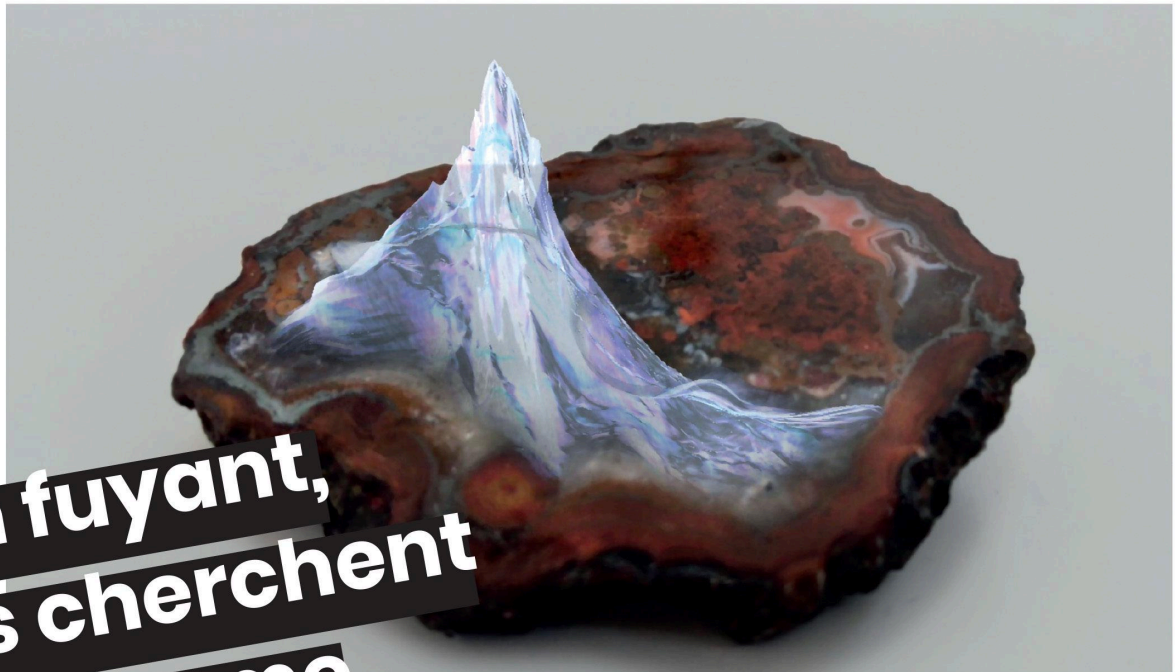
L'exposition « Des outils pour fêler » se déroulera du 3 mai au 13 juillet, à la Maison Populaire de Montreuil.

3|3 des horizons et le départ

Exposition du 3 octobre au 15 décembre 2018

Artistes : Morehshin Allahyari, Neil Beloufa (en résidence),
Justine Emard et Romain Kronenberg
Scénographie : Studio Ravages

[Plus d'infos](#)



**En fuyant,
ils cherchent
une arme**

3 | 3
des horizons et le départ

Visuel : Exovisions © Justine Emard, Adagp, Paris, 2018.

EN FUYANT, ILS CHERCHENT UNE ARME...



D'abord, parler des dispositifs de contrôle, de surveillance. Parler des traces laissées dans nos portables, sur internet. D'abord, le constat. Le constat de cette mémoire virtuelle et algorithmique – mémorisant calculant (avant et après coup) nos gestes et mouvements – ne faisant que couper et recouper des informations, et qui nous plonge, grâce à nos machines, dans des « instantanéités », dans des « réalités augmentées ». Un ultra-présent qui va de choc en choc : les signes défilent à l'infini dans nos écrans, s'entrechoquent, se cognent (souvent dans la violence), se mêlent sans significations apparentes et se rencontrent dans des terrains et dispositifs quadrillés, contrôlés par les États. D'abord, la première partie du cycle *En fuyant ils cherchent une arme* de Stéphanie Vidal : *En fuyant ils cherchent une arme 1/3 : Des surfaces dénuées d'innocence*. Ensuite, il faut fêler. Faire une fêlure des coupes et coupures. Il faut fêler ce qui coupe et recoupe déjà le flot du réel (la marchandisation, l'exploitation, l'ordination...) Et ça, c'est la deuxième partie du cycle : *En fuyant ils cherchent une arme 2/3 : Des outils pour fêler* – partie qui se concentre sur les formes et moyens de résistance face aux dispositifs de contrôle. Et puis. La conclusion, en ce moment à la Maison Populaire, depuis le 3 octobre jusqu'au 15 décembre 2018 : *En fuyant ils cherchent une arme 3/3 : Des horizons et le départ*.

Le cycle de la commissaire Stéphanie Vidal est un élan, une attente vers l'inconnu. Et pour la dernière partie de son triptyque, elle a voulu une exposition où le récit se manifeste, non plus comme un appui, mais comme une forme en soi. Travaillant depuis le début avec le Studio Ravages qui s'occupe de la scénographie, elle développe ici une mise en espace « minimale », presque cinématographique avec ce noir qui prend les murs. Moins de textes, moins d'œuvres pour laisser les œuvres, les plasticiens, vidéastes, raconter. Les artistes appelés dans cette exposition convoquent

le mythe comme récit poétique créateur de peuples « à venir ». L'utiliser, le réinterpréter (le mythe), c'est permettre de re-figurer, de créer de nouvelles représentations et modes de relation. Évoquer par le mythe, par les mythologies, c'est aussi un moyen de fendre le réel pour créer d'autres dimensions ; la commissaire souligne : « il s'agit de prendre appui dans la roche ou de fendre les flots pour s'élancer vers l'inconnu (...) ». Qu'est-ce qu'en effet fendre si ce n'est ouvrir vers la promesse d'autre chose ? La coupure peut être saisie comme un processus : fendre les flots c'est d'abord dégager un espace pour ensuite « s'élancer vers l'inconnu ». Dans cette seule phrase, on saisit que l'acte de « fendre » est synonyme de création. Et la création est, probablement, d'abord, un acte de résistance. Stéphanie Vidal nous donne à voir des « résistancialistes ».

Morehshin Allahyari, artiste iranienne connue pour avoir reproduit en 3D des artefacts détruits par ISIS (Islamic State in Irak and Syria), convoque dans *She Who Sees the Unknown* – projet commencé en 2015 – des déesses et djinns originaires du Moyen-Orient à l'aide d'outils comme la modélisation et l'impression 3D. Convoquer la déesse *Huma*, déesse de la fièvre, « noire » et « monstrueuse », c'est déterrer (car l'artiste mène d'abord un travail d'archive) des figures et des nuances complexes, parasitant toute « forme contemporaine d'oppression et de colonialisme » comme le rappelle l'artiste dans son site. Autre figure, celle de la djinn, « issue du folklore marocain », « séductrice » et « violente » : Aisha Qandisha. Dans tous les cas, il s'agit pour Morehshin Allahyari de se rappeler, se rappeler de ces puissances, autrefois mobilisées, autrefois produites contre le colonisateur. Se rappeler de leur force, se rappeler du mythe. Retrouver les fils de souvenirs que l'on croyait perdus et, déterrer bout par bout des morceaux d'histoires grâce aux nouvelles technologies. Suivre les traces laissées. Revoir ces figures-femmes, s'y perdre et s'y trouver sans jamais être bien sûr de ce que l'on trouvera.

Un peu plus loin dans l'exposition, une œuvre composée de deux vidéos produites par l'artiste Romain Kronenberg : *A Fragile Tension* (2017). Dans l'une des vidéos : un homme, sur un cargo, communiquant à l'aide d'une radio. Dans l'autre vidéo : deux kurdophones qui se dégagent d'un paysage désertique. Ici, le mythe est le récit de l'errance. Ulysse, perdu en mer, perdu en terre. Et le personnage d'une des vidéos tente tout de même une communication outre les mers et même « outre-raison » (selon une formule d'Aimé Césaire) car rien ne nous indique que les personnages des deux vidéos communiquent véritablement. Leur seul rapport est dû à leur proximité dans l'espace d'exposition. Leur mise en tension semble presque irréaliste tant leur lieu géographique diffère. Mais même séparés, les personnages tentent l'universel, au-delà des langues et au-travers des langages. Cette voix jetée en radio trouvera peut-être une ou plusieurs oreilles. Se joue là, la promesse d'un contact contre toutes les théories de « l'impossible contact ».

Autre artiste, Justine Emard et son œuvre *Exovisions* (2017-2018). Cette plasticienne, partie un temps au Japon, glane ici des pierres « de bois pétrifiés, d'argile prise dans la roche » pour les exposer contre le mur, sur un socle longeant, comme une ligne tremblante, la surface. Elle a aussi créé une application en collaboration avec le compositeur japonais Marihiko Hara permettant de « dédoubler » les failles et les lignes des pierres glanées par des effets spéciaux tridimensionnels. Ces pierres, vieilles parfois de millions d'années, sortent de leur sommeil et entrent dans l'hyper-présent de notre contemporanéité, seulement, lorsque l'application est activée. Ce qui permet au regardeur de rester libre.

Enfin, il y a cette vidéo de l'artiste Neïl Beloufa, toujours en résidence à la Maison Populaire. L'œuvre *Monrussiatreuil* (2018) a été produite lors de la dernière Coupe du monde de football. Les jeunes du club « Red Star Montreuil » ont été conviés à participer en trollant en direct le match Portugal-Espagne. Là encore, le troll se lit comme un acte d'amusement et de résistance : instaurer le « jeu » dans ce grand Jeu qui n'en est plus vraiment un.

Dans cette dernière partie du cycle *En fuyant ils cherchent une arme*, il est question de mythes. Et ceci, dans le but d'inventer, de dire et raconter autrement. En voyant ces artistes, nous serions tenté d'affirmer que résister en art c'est : garder les traces, les retracer comme dans le travail d'archive de Morehshin Allahyari. C'est : inventer de nouvelles traces, de continuer à bouger, d'explorer sans les revers trop bien connus des ethnologues. Et pour cela : le rêve. Le rêve, malgré les incertitudes, malgré les impossibilités apparentes. Il faut continuer de jeter des bouteilles à la mer. Le rêve semble être une fulgurance qui doit être maintenue, jusqu'au jour où elle sera réalisable dans l'étendue du domaine physique.

1 – <http://www.morehshin.com/she-who-sees-the-unknown/>

Texte Chris Cyrille © 2018 Point contemporain

Infos pratiques

Exposition collective
Commissaire en résidence : **Stéphanie Vidal**

Artistes : **Morehshin Allahyari, Neïl Beloufa** (artiste en résidence), **Justine Emard et Romain Kronenberg**
Scénographie : **Studio Ravages**

Du 3 octobre au 15 décembre 2018

Maison populaire
9 bis rue Dombasle
93100 Montreuil

www.maisonpop.fr



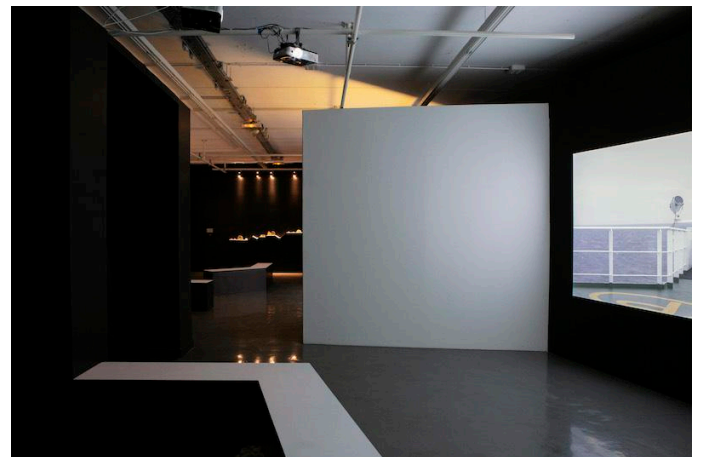
Vue d'exposition *En fuyant, ils cherchent une arme 3/3 : des horizons et le départ* – Maison Populaire Montreuil – Photo Julien Lombardi



Vue d'exposition *En fuyant, ils cherchent une arme 3/3 : des horizons et le départ* – Maison Populaire Montreuil – Photo Julien Lombardi



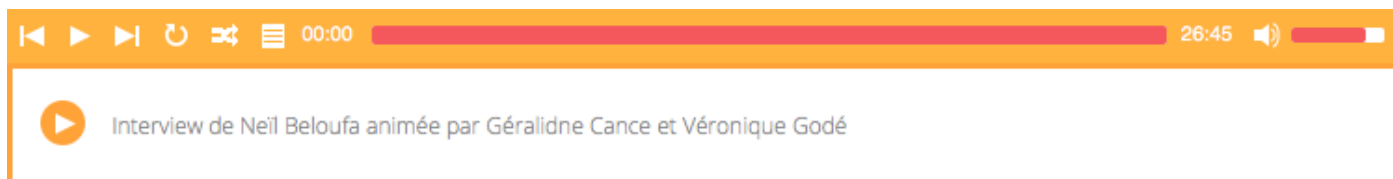
Vue d'exposition *En fuyant, ils cherchent une arme 3/3 : des horizons et le départ* – Maison Populaire Montreuil – Photo Julien Lombardi



Vue d'exposition *En fuyant, ils cherchent une arme 3/3 : des horizons et le départ* – Maison Populaire Montreuil – Photo Julien Lombardi

Vive le cinéma ! # 15 octobre 2018

L'AFCA et Joris Clerté au micro de Gé - Neil Beloufa artiste plasticien l'invité d'Orevo.
Animé par Géralidne Cance et Véronique Godé



Cliquez sur l'image pour écouter le podcast via internet



Bulle d'Art

[n°29] La BIG Bulle d'Art #2, avec Stéphanie Vidal, commissaire d'expo

57min | 05/12/2018

▶ ÉCOUTER

Cliquez sur l'image pour écouter le podcast via internet

Dans ce deuxième numéro de la BIG Bulle d'Art, avec Alice, Julie et Laure, nous avons reçu Stéphanie Vidal, commissaire de l'exposition "**EN FUYANT, ILS CHERCHENT UNE ARME 3/3 : DES HORIZONS ET LE DÉPART**", à voir jusqu'au 15 décembre à la Maison Populaire à Montreuil.

Et en deuxième partie d'émission, les chroniqueuses présentent leurs coups de coeur (ou de gueule) :

- Laure évoque la polémique autour d'une exposition Banksy montée à Bruxelles dans des conditions troubles.
- Julie recommande l'exposition Grayson Perry à la Monnaie de Paris
- Alice recommande l'exposition Ana Mendieta au Jeu de Paume

Artiste en résidence : Neïl Beloufa

Invité par Stéphanie Vidal, commissaire en résidence, dans le cadre du cycle d'expositions *En fuyant, ils cherchent une arme*.

[Plus d'infos](#)



Visuel : Neïl Beloufa, Portrait © Polly Thomas

27 mars 2018

Arts Hebdo

Neil Beloufa, prolifique et inclassable

✍ Samantha Deman © 27 mars 2018 📺 Cinéma, Pluridisciplinaire, Vidéo - Film



Actuellement en résidence à la Maison Populaire de Montreuil (93) et mis à l'honneur au Palais de Tokyo à Paris jusqu'au 13 mai, le Franco-Algérien Neil Beloufa vient aussi de réaliser son premier long métrage, *Occidental*, qui sort en salles ce mercredi 28 mars. Une actualité chargée pour ce plasticien de 33 ans, qui aime autant mettre en scène les excès et les paradoxes de nos sociétés globalisées qu'interroger la place qu'y occupent l'art et les artistes.

Tandis qu'au Palais de Tokyo, il déploie sur 2 000 m² *L'ennemi de mon ennemi*, une proposition plurielle et dense, saturée d'images et de sons, s'articulant autour du pouvoir – qu'il soit politique, militaire, économique, artistique ou médiatique –, de la propagande, et des mécaniques de représentation qui leur sont inhérentes – « *On a essayé de créer un espace qui n'a pas de sens de visite, d'épouser une manière de regarder les choses sans hiérarchie, de copier le modèle de regard de la société d'aujourd'hui à l'heure d'Internet* », expliquait-il sur France Culture le 27 février dernier –, à Montreuil, où est aussi installé son atelier, le plasticien est invité par la commissaire Stéphanie Vidal dans le cadre du cycle d'expositions *En fuyant, ils cherchent une arme*, conçu sur un an par le centre d'art autour du questionnement suivant : Que signifie résister et comment y parvenir à l'heure de la traçabilité permanente des objets et des hommes ? Neil Beloufa y mène, entre autres, un projet impliquant les habitants de la commune et qui sera présenté en octobre prochain. « *C'est une proposition forcément risquée, car elle n'est protégée ni par le temps ni par la distance, et, elle est politiquement particulière car elle fait écho à des problématiques de société plus qu'actuelles, explique l'artiste. Le jeu sera d'autant plus intéressant que l'imagerie d'une ville de la petite couronne se réfère soit à son histoire, soit se déploie en opposition à celle de la capitale qu'elle jouxte. En pleine construction d'un Grand Paris, il est amusant de tenter de penser Montreuil en ville autonome et d'en produire les images, comme si leur existence pouvait lui offrir un potentiel d'autonomie.* » La sortie de son film *Occidental*, ce mercredi 28 mars dans les salles françaises, est un autre projet qui lui tient à cœur. Si sa pratique entremêle depuis longtemps arts plastiques et vidéo, c'est la première fois que Neil Beloufa réalise un long métrage (73') de fiction à destination du grand public. « *Antonio et Giorgio, un couple improbable à l'étrange accent italien, entrent à l'Hôtel Occidental pour y réserver la suite nuptiale, décrit le synopsis du film. Alors que dans les rues la révolte gronde, leur arrivée va transformer l'atmosphère paisible de l'établissement en théâtre d'une suspicion généralisée. Amants ou voleurs, les deux hommes dissimulent-ils leur identité ou sont-ils victimes des préjugés et des peurs qui traversent notre société ?* » Divers codes du thriller et du sitcom, de la comédie et du drame (théâtral) sont tour à tour convoqués au cœur d'un décor construit entièrement par l'artiste et son équipe. « *Mon but était de faire un objet populaire, sans commanditaire, que personne n'attendait ou même ne me demandait de faire, explique Neil Beloufa. (...) A la différence de films d'art contemporains, ce film n'a aucune valeur si on ne le regarde pas en entier ou s'il est masqué par un dispositif. Il ne peut être montré que dans une salle de cinéma.* » A Montreuil, sa projection au cinéma Le Méliès le lundi 16 avril à 20 h 30 sera suivie d'une rencontre avec le plasticien et réalisateur.

L'ennemi de mon ennemi, jusqu'au 13 mai au Palais de Tokyo.

En fuyant ils cherchent une arme, jusqu'en décembre à la Maison populaire à Montreuil.

Plus d'infos sur le film *Occidental* sur www.occidental.cool et <https://vendredivendredi.fr>.

Image d'ouverture : *Occidental* © Neil Beloufa, courtesy Vendredi Distribution



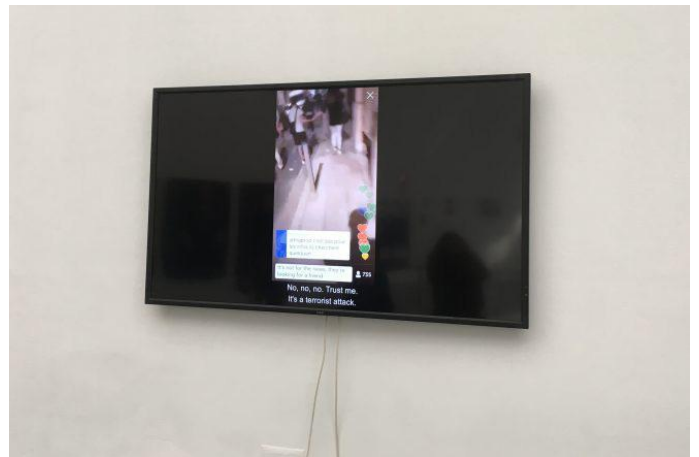
Vue de l'exposition « L'ennemi de mon ennemi » de Neïl Beloufa au Palais de Tokyo



Vue de l'exposition « L'ennemi de mon ennemi » de Neïl Beloufa au Palais de Tokyo



Vue de l'exposition « L'ennemi de mon ennemi » de Neïl Beloufa au Palais de Tokyo



Vue de l'exposition « L'ennemi de mon ennemi » de Neïl Beloufa au Palais de Tokyo



Vue de l'exposition « L'ennemi de mon ennemi » de Neïl Beloufa au Palais de Tokyo



« Pour te faire plaisir », Neïl Beloufa. Pièce présentée à Montreuil dans le cadre du cycle « En fuyant, ils cherchent une arme ».



Portraits arts visuels

Neil Beloufa

À 32 ans, le plasticien a conquis les mondes de l'art avec des œuvres qui mettent en scène la Sainte-Trinité du capitalisme : argent, guerre et surveillance. Neil Beloufa, un chien de garde cynique ? Plutôt l'observateur sceptique d'un système dont il révèle l'envers du décor.

Par Orianne Hidalgo-Laurier

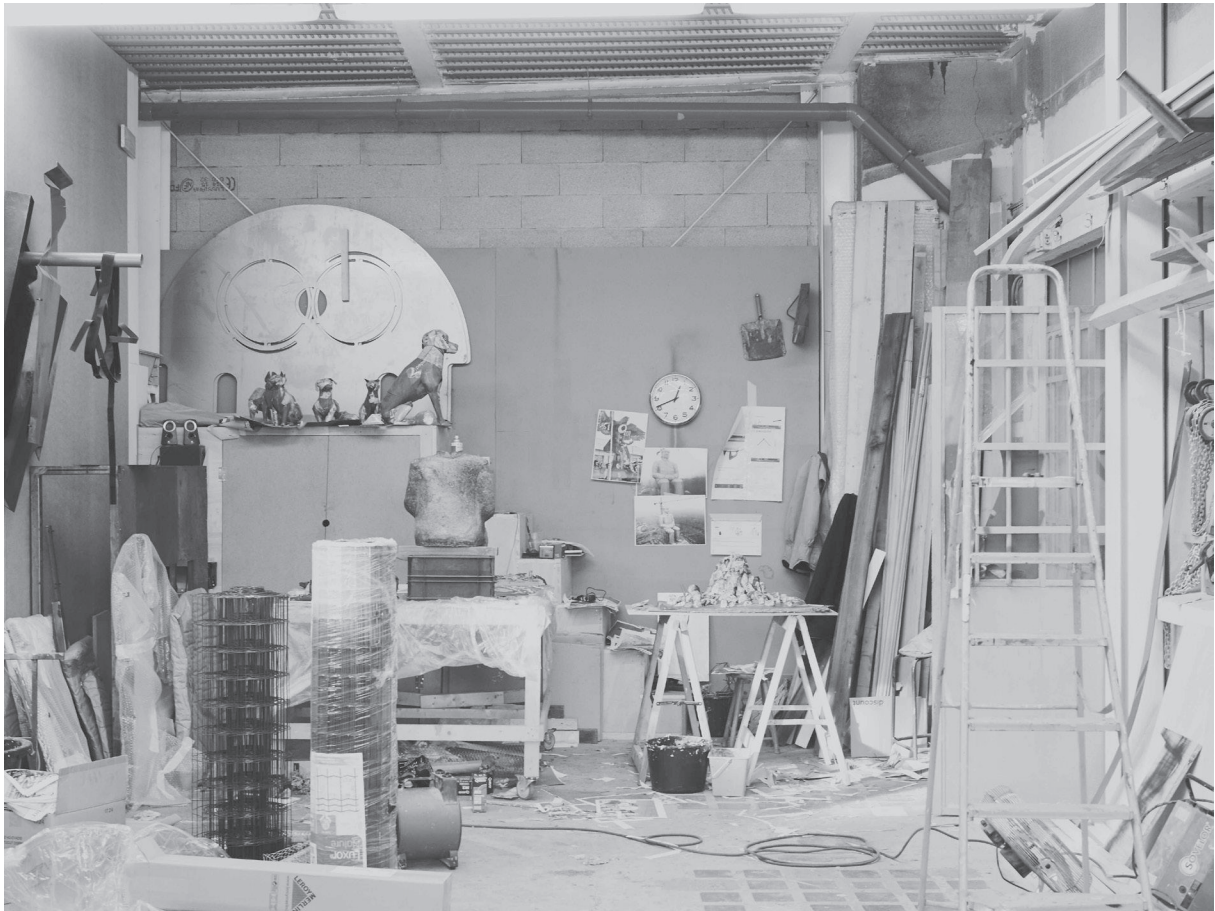
Le soleil d'automne s'écrase sur les fenêtres de l'entrepôt où Neil Beloufa a déménagé son atelier. Novembre s'achève en douceur à Montreuil, et la matinée se dissout dans l'odeur de café et de tabac qui embaume la cuisine collective à l'étage. « *Ils nous mentent en nous faisant croire qu'il fait beau alors que c'est faux. Faut pas oublier qu'on est en région parisienne...* » Ils ? Probablement le « système » : un mot qui hantera toute la conversation. L'humour conspirationniste du plasticien fait office de bienvenue, alors que les geignements d'une scie électrique s'échappent de l'entrée. Ils sont une dizaine – tous à la fois amis, artistes et assistants – à s'affairer pour concrétiser l'univers de l'ancien étudiant des Beaux-arts de Paris et du Fresnoy. « *J'ai choisi d'être dans la machine, d'accepter un grand nombre de compromis tant que cela me permet de faire des choses plus vertueuses, de produire d'une manière qui s'accorde à peu près avec la façon dont j'aimerais que le monde fonctionne* », confesse cette jeune étoile de l'art contemporain.

L'implacable croix

Dans les ateliers encombrés d'outils et de chutes de matériaux, les squelettes des vitraux en plexiglas de Neil Beloufa se décrochent de l'obscurité. Quelques spécimens étaient récemment exposés dans sa monographie intitulée *Développement durable* au Mrac de Sérignan. Comme à son habitude, l'artiste a conçu cette exposition comme un ensemble régi par ses propres règles, presque à la manière d'un studio de cinéma, où l'œuvre est à la fois objet d'art, décor, mobilier et outil fonctionnel. Cet univers autonome exhibe ses circuits électriques, ses organes de déchets et ses caméras : le pouvoir de séduction de l'art révèle ses ficelles de production. Lorsqu'il s'exprime sur son travail, Neil Beloufa ne l'explique pas, il balance une chaîne d'antithèses. *« C'est joli mais ce n'est pas joli, ça a l'air d'être bienpensant mais c'est mal-pensant, tu ne sais pas si tu dois rire ou pleurer... Il y a toujours un malaise et une connivence en même temps, quelque chose qui contredit la puissance de l'objet. On ne piège pas le spectateur, on n'essaie pas de lui faire croire que ce qu'il voit est vrai. »* Ce rapport démythifié à l'œuvre d'art lui viendrait des cartoons qu'il regardait enfant : *« Avec le système de calques qui montrait comment l'animation était faite, tu voyais tout ce qui allait bouger dans le dessin avant que la séquence n'advienne. Tu savais à l'avance que Sam le Pirate allait exploser la porte, comme si tu étais médium. »* Les années ont passé et ce fils de cinéaste, marqué par des films qui *« cassent les systèmes de représentation »* tels que *Muriel* de Resnais ou *Some Came Running* de Minnelli, s'est intéressé à un autre système, plus global, plus réel, plus complexe : celui dans lequel il vit. Ses installations intègrent des rebus de la société de consommation, tandis que ses vidéos prennent la forme de jeux de rôle dans des pastiches de western, sitcom ou science-fiction. Dans les deux cas, il s'agit de mettre en scène la Sainte-Trinité du capitalisme : l'argent, la guerre et la surveillance. Le schéma cruciforme revient comme un leitmotiv implacable dans le discours et surtout dans les gestes de l'artiste, qui dessine une croix invisible entre le sucre et le cendrier. *« C'est le XXe siècle qui a fait cette croix avec d'un côté l'engagement et de l'autre le marchand. Or, cette opposition signifie que la seule personne qui peut être engagée, c'est une personne qui n'a pas besoin d'argent pour vivre ou qui est issue d'une classe dominante. Notre société distribue du manichéisme et de la dialectique à la pelle. »*

« Un artiste joue toute sa vie pour faire un objet. Il y a une beauté dans cette violence »

Pour Neil Beloufa, mettre à nu les logiques néolibérales en exposant sur le même plan le décor et son envers n'empêche pas l'adhésion. Le trentenaire à l'allure nonchalante et à la répartie aiguisée assume avec beaucoup de dérision le statut de patron converti aux idées de gauche. Ce paradoxe se décline depuis la sphère sociale jusqu'à la scène artistique. Les artistes n'obéissent pas à la volonté d'un seul commanditaire et leurs images peuvent critiquer ouvertement le pouvoir. *« Avant le rapport était clair et simple, même si certainement plus violent au quotidien : l'artiste était dépendant, il répondait à la commande, produisait les images de la société et essayait éventuellement de la critiquer. Aujourd'hui, le rapport est devenu ultrapervers. Faire la critique du pouvoir, c'est en faire le portrait. Plus celui-ci est attaqué, plus il prouve qu'il est démocratique et ouvert. On est coincé dans un système bouclé »,* observe, catégorique, le plasticien. En sortir relèverait de l'utopie et prétendre s'en extirper de la naïveté. Au mieux.



L'atelier de Neïl Beloufa à Montreuil. Photo : Benjamin Schmuck pour *Mouvement*

L'expérience américaine

Existe-t-il un « art politique » ? Le suggérer tient de l'absurdité, à en juger par la réaction consternée du jeune homme. Ce qui peut être politique, en revanche, c'est le système de production et de diffusion d'une œuvre. « *Dans nos sociétés capitalistes, ça passe notamment par se poser la question : "Comment utiliser son argent ?"* » L'artiste a donc expérimenté des systèmes, en particulier dans son ancien atelier de Villejuif – baptisé *Occidental Temporary* – que *Le Monde* a qualifié de « *phalanstère* », en référence à l'utopie socialiste de Charles Fourier. En quelques mois, le 20 m² que Neïl Beloufa sous-louait s'est transformé en un espace partagé et autogéré de 600 m² par lequel est passée une trentaine d'artistes de différentes générations. « *On redistribuait l'argent de la vente des œuvres en salaires égaux. Si un artiste ou un ami avait besoin de travailler, on lui donnait un job. Du coup on acceptait tous les projets, et cette main-d'œuvre nous donnait les moyens de faire n'importe quoi. En contrepartie de ma compromission économique, on ne devait pas capitaliser mais tout dépenser, donc quand on pouvait on aidait la production des autres ou on finançait le centre d'art.* » Une grande exposition collective à l'automne 2015 fêtait *in situ* la fin du tournage d'*Occidental*, premier long-métrage autoproduit de l'artiste. Un polar tourné en huis clos dans l'atelier – transformé en hôtel pseudo chic – où gonfle la paranoïa d'une société médiatique obsédée par le terrorisme, le racisme et l'homophobie. Cette exposition signait également la fin de l'aventure collective. Conformément à la mathématique beloufienne, selon laquelle tout positif révèle simultanément son négatif, le camarade virerait implacablement au despote, l'autogestion au népotisme ou en argument marketing. Et la boucle infernale se poursuit : financer un propriétaire, gentrifier un quartier... « *On a tous en tête des utopies,*

de potentielles transformations de la société, mais, pour être franc, j'ai l'impression que celui qui fait de l'art "professionnellement" sert autant le système qu'il pense desservir que l'inverse », conclut le plasticien. Quand son assistant souligne que « Neil n'aime pas gaspiller » en parlant des cartons de bières, mégots et autres pots de yaourt convertis en matériaux artistiques, libre à qui veut d'y lire un credo politique. En intègre saboteur de croyance, l'intéressé se contente d'un : « J'aime bien me dire que quand je fume une clope, je travaille. Un jour on a même fait acheter une cartouche de cigarettes à une institution. »

Autogestion, autonomie, redistribution... Autant de concepts lovés dans la pensée anarcho-communiste que le plasticien pense avoir plutôt hérité de ses parents algériens, éduqués dans un régime socialiste, et de ses grands-parents qui ont participé à la guerre pour l'indépendance. Il ajoute à ses influences, en rougissant presque, le Wu-Tang Clan. Ce groupe de rap new-yorkais a élaboré dans les années 1990 une dynastie du hip-hop et fomenté un système pour court-circuiter l'emprise économique des maisons de disque. « Ils ont réussi à dominer le marché indépendamment et sans se faire concurrence ! s'exclame Neil Beloufa. À 20 ans, ils ont inventé un vrai système politique enveloppé dans un imaginaire kung-fu. » Succès commercial à l'américaine plutôt que révolution prolétarienne, cet exemple souffle l'idée qu'un système peut toujours se faire prendre à son propre jeu.

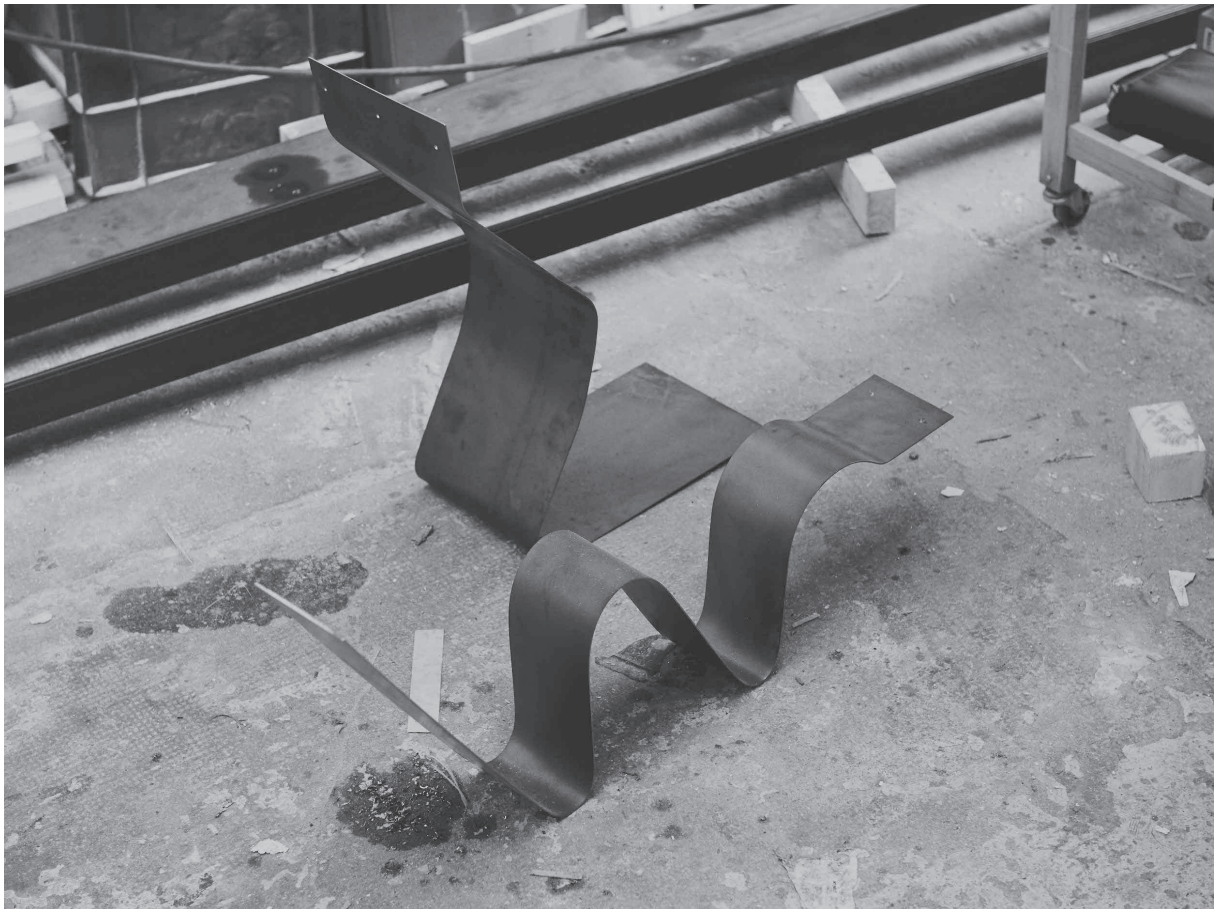


Photo : Benjamin Schmuck pour *Mouvement*

De ses études à la Cooper Union à New York et à CalArts à Los Angeles, Neïl Beloufa garde le goût de mêler culture « noble » et populaire ainsi que le souvenir d'un rapport à la fois « sain et vulgaire » à l'argent mais aussi à la création artistique. « *En Europe, beaucoup d'écoles sont gratuites donc le problème se pose différemment. Aux États-Unis, j'ai eu l'impression qu'on trouvait dans ces écoles d'art des gens issus de milieux modestes qui s'endettent pour y être, et qui du coup sont "contraints" d'essayer de gagner de l'argent en faisant de l'art. Ceux qui font des films indépendants mettent leur maison en hypothèque pour pouvoir le réaliser. Un artiste joue toute sa vie pour faire un objet. Il y a une beauté dans cette violence.* » Le plasticien se plaît à opposer aux grands discours humanistes une situation socio-économique concrète et brutale, replaçant au passage la figure du créateur dans les rangs du commun des mortels. Accepter d'être l'outil d'un système néolibéral passe encore, mais pas question de se rendre complice du mythe de l'artiste libre, tel que l'a récemment exalté – sans la moindre ironie – Emmanuel Macron lors de l'inauguration du Louvre Abou Dhabi. « *Si l'artiste accepte la croix [qui oppose l'engagement et le marchand – Nda], c'est de la stérilisation parce qu'il reproduit les systèmes de pouvoir qu'il critique. Et c'est là qu'il fait vraiment du mal à la société* », continue de conceptualiser Neïl Beloufa avant de jeter un pavé dans la mare : « *Il ne faut pas en vouloir aux gens quand ils ne voient dans une œuvre d'art contemporain qu'un simple cube. C'est parfois vrai. L'art peut être un outil de séparation sociale.* »

**« Faire la critique du pouvoir, c'est en faire le portrait.
Plus celui-ci est attaqué, plus il prouve qu'il est démocratique »**

Imposture généralisée

Revenu des États-Unis et de son fantasme d'autonomie, le jeune homme va plus loin dans le dépeçage des représentations : l'artiste utiliserait les mêmes outils que le pouvoir pour contrôler les masses, en jouant sur la crédulité, l'empathie et les croyances des spectateurs. « *Je ne fais pas de la publicité. Ma responsabilité vis-à-vis de la société, c'est de créer une distance, d'avoir un pied dedans, un pied dehors et de parler des choses sans en parler* », rebondit-il avant d'entamer une démonstration sociologisante sur la réception des œuvres. « *L'artiste se déracine en faisant un objet à partir d'une communauté moins élevée que lui sur le plan économique et social – dans la structure officielle. L'œuvre n'intéressera ni cette communauté, plus prompte à voir autre chose qu'elle même représentée par un autre ou le dernier blockbuster ; ni les classes dominantes qui la regarderont quand même parce qu'elle les critique. Seuls les gens issus du même milieu socio-culturel que l'artiste – donc notre milieu – y trouveront un intérêt* », explique-t-il à grands renforts de gestes dessinant dans l'air un plan orthogonal. « *Pourtant le rôle d'un artiste c'est de transcender les structures de classes et de pouvoir.* » Cette logique – « *consommer des problèmes de société mis en image ou en en volume* » – s'avère effective dans nombre d'institutions, publiques et privées. Dans ce jeu de dupes, reste à Neïl Beloufa d'entretenir la connivence avec le spectateur, que ce soit prochainement au Palais de Tokyo ou à Dubaï pour le prix d'art contemporain d'Abraaj, un grand groupe d'investisseurs privés.

Texte : Oriane Hidalgo-Laurier

Photographies : Benjamin Schmuck pour Mouvement

> Neïl Beloufa, *L'Ennemi de mon ennemi*, jusqu'au 13 mai au Palais de Tokyo, Paris
« *L'histoire est écrite par les vainqueurs* ». Ces mots de l'écrivain d'extrême droite Robert Brasillach – devenus adage – pourraient tout aussi bien titrer l'exposition *L'Ennemi de mon ennemi*. Et le *Jeu de la Guerre* de Guy Debord la sous-tendre. Neïl Beloufa y agence les archives de différentes institutions militaires afin de mettre le spectateur aux prises avec les systèmes de propagande. Ou comment le sensationnalisme relève de stratégies politiques et médiatiques mais aussi artistiques. « *L'histoire de l'art se construit à travers des représentations de guerre, de grosses voitures et de sexe, stipule le plasticien. Mais nous, en tant que « progressistes », avons décidé que ces images étaient rétrogrades. Le jeu de cette exposition, c'est de travailler avec ce que l'on n'est pas censés travailler.* »

> *En fuyant, ils cherchent une arme*, exposition collective, jusqu'au 31 mars à la Maison populaire, Montreuil

> *Occidental* de Neïl Beloufa, sortie en salle le 14 mars